

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10ME ANNÉE, No 506 - SAMEDI, 13 JANVIER 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



PARIS. — LA DYNAMITE A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 13 JANVIER 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—A l'étranger, par A. d'Audeville.—Les visites du Jour de l'An, par Fauvette.—Carnet du MONDE ILLUSTRE.—La critique, par Albert Ferland.—Notes et impressions.—Poésie : Prière à l'année qui commence, par Miss E. Ehrstone.—Un duel étrange, par A.-B. Routhier.—Amusements, par Joseph G. Nest.—Le pèlerinage des marins de "l'Alice Louise."—"In memoriam," par J.-A. Robillard.—Primes du mois de décembre.—Rémiscence d'un souper, par Régis Roy.—Carnet de la cuisinière.—Un conseil par semaine.—L'explosion à la Chambre.—Notes et faits, par Le Chercheur.—Nouvelles à la main.—Feuilletons : En famille ; Les mangeurs de feu.—Choses et autres.—Charades, Problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURES.—Paris : La dynamite à la Chambre des députés.—Les dernières tempêtes en France.—Prête pour la promenade.—Plan de la ville d'Ottawa.—Gravures des feuilletons.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRE réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRE, tous nos lecteurs, et pour éga- liser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A NOS LECTEURS

Afin d'éviter tout retard et toute erreur dans la réception des correspondances, prière d'adresser lettres et communications comme suit :

LE MONDE ILLUSTRE,
Tirer 1070, Montréal

A L'ETRANGER



A dynamite continue à faire parler d'elle, ou plutôt par elle-même assez haut.

A Dublin, une explosion se produit sur la place Tyrone et, le jour même, on découvre un autre engin au pied du mur du dépôt militaire d'Aldboro.

En Espagne, loin de désarmer, les anarchistes déclarent que l'explosion du

théâtre de Barcelone est une revanche et que leurs vengeance vont continuer.

A Berlin, le comte de Caprivi et l'empereur reçoivent chacun une boîte destinée à les tuer. Assez naïf, d'ailleurs, l'expéditeur qui s'imagina que l'empereur ouvre lui-même les colis postaux qu'on lui expédie. Mais on peut être anarchiste sans bien connaître les usages des cours.

Eh bien ! tout cela n'est rien à côté de ce simple fait divers, qui nous arrive de Vienne et nous apprend qu'une dizaine de gamins, de quatorze ou quinze ans, avaient formé un complot pour faire

sauter leur professeur. Comme dans tous les complots, les conjurés avaient fait le serment de mettre à mort le traître qui dénoncerait les autres. Déjà les engins étaient prêts, boîtes, glycérine, poudre, etc. C'est un papa, plus déifiant que les autres, qui a éventé la mèche.

Ainsi, à cet âge où l'on est d'ordinaire plus préoccupé de sauter soi-même que de faire sauter les autres, voilà les enfants qui rêvent de se venger des injustices dont ils croient avoir à se plaindre en dynamitant leur maître, et sans doute quelques autres personnes avec lui.

C'est très instructif cette petite histoire. Chacun sait que la fabrication des explosifs est un simple jeu d'enfant ; on en découvre chaque jour de nouveaux qui s'ajoutent à une série d'un millier de variétés ; quelques-uns se composent de matières qu'on trouve partout, et je ne sais plus quel organe anarchiste, en indiquant les meilleures recettes, établissait le prix de revient d'une bombe confectionnée suivant les règles de l'art : \$2.50. C'est pour rien, si l'on tient compte surtout de l'effet que ça produit et il faudrait être plus misérable qu'un anarchiste pour n'avoir pas cette petite somme dans sa poche.

Donc, pour \$2.50, le premier venu peut se procurer la satisfaction de détruire un assez grand nombre de ses semblables.

Il paraît, dans ces conditions, qu'il serait sage et prudent de protéger ceux qui enseignent le respect de la vie humaine et la crainte de Dieu, et de pourchasser sans pitié, comme des bêtes nuisibles et venimeuses, les misérables qui font métier d'exciter à la haine et de réveiller tous les mauvais instincts. Nous savons ce qui en est à cet égard.

Au lieu de s'unir contre ces bandits pour assurer leur sécurité intérieure sérieusement menacée, les nations ne songent qu'à augmenter leurs forces militaires.

* *

On a commencé en Allemagne la discussion du budget mal équilibré, dont il faut enfin couvrir, par de nouveaux impôts, le déficit toujours croissant.

A cette occasion, le socialiste Bedel a dit au gouvernement quelques bonnes vérités, faisant un tableau vrai, mais peu flatteur, de sa patrie. Après avoir prouvé, chiffres officiels en main, que les adversaires de la nouvelle loi militaire étaient de beaucoup les plus nombreux, il a montré la ruine qui s'étend sur tout l'empire ; la crise commerciale et industrielle, cause du chômage d'où découle la misère de milliers d'ouvriers qui crèvent de faim. Et c'est le moment que choisit le gouvernement pour établir de nouveaux impôts destinés à augmenter les forces militaires.

En parlant de ces forces, l'orateur socialiste, en quelques mots aussi inquiétants pour ses compatriotes que rassurants pour la France, a décrit les officiers en grand nombre perdus et corrompus par l'amour du jeu, renonçant aux études sérieuses ; les troupes habiles à manœuvrer pour la parade, mais fort inexpérimentées au point de vue stratégique, d'après les récentes manœuvres d'Alsace-Lorraine ; les grands cuirassés, bâtiments défec- tueux, armés de canons dont les hommes ne peuvent se servir. Voilà en vue de quel résultat on accable l'Allemagne d'impôts nouveaux.

N'est-il pas vrai que ces aveux font plaisir à recueillir de la bouche d'un ennemi.

* *

Un bon point pourtant pour les Allemands.

Le Reichstag, à une importante majorité, a voté l'abrogation de la loi contre les Jésuites. Naturellement, les libéraux ont voté contre : ils ne perdent jamais, en Allemagne, l'occasion d'attenter à la liberté d'autrui.

Qu'on ne s'y trompe pas, d'ailleurs, les Jésuites ne sont pas encore rentrés dans ce pays et leur sort reste à peu près entièrement entre les mains du gouvernement. Mais on espère qu'il suivra le vœu de la nation, en achevant de détruire ce qui subsiste encore des fameuses lois de 1872 et de mai 1873, l'œuvre néfaste de Bismarck.

Ce résultat, s'il est obtenu par les catholiques,

sera la juste récompense de leur union et de leur discipline.

* *

Nous n'avons pas l'habitude de faire d'annonces à cette place du journal. Voici pourtant une occasion si rare et si remarquable qui s'offre à ceux qui ont quelque argent à placer en immeubles, que je ne puis résister au plaisir d'en faire part à mes lecteurs.

Il s'agit de deux volcans situés en Islande, que le propriétaire actuel céderait pour un morceau de pain, pour la bagatelle de mille dollars environ ; deux volcans, le Strokkur et le Geysir, honorablement cotés dans les géographies sérieuses.

Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir son volcan, et ce genre de propriété tendant à devenir de plus en plus rare, doit augmenter de valeur. C'est donc un vrai placement de père de famille et une propriété qu'il est original de pouvoir faire figurer dans la dot de sa fille.

Pour plus de renseignements, s'adresser sur les lieux. On peut visiter, sauf les jours d'éruption.

A. D'AUDEVILLE.

LES VISITES DU JOUR DE L'AN



Vous est, n'est-ce pas, assez indifférent de connaître où, quand et comment les pâles humains ont commencé leurs mutuelles visites et congratulations du nouvel an, à quelle étape de la course du soleil à travers les espaces, a été fixé le retour de cette fête de famille, comment s'est introduite la coutume d'échanger ces petits cadeaux qui entretiennent l'amitié — quand ils ne la cassent pas comme verre ! et

en supposant qu'il s'éveille en vous quelque prurit d'innocente curiosité en cet endroit, n'ayez crainte, pour ma part, je ne saurais avoir la prétention chimérique d'expliquer cette chose inexplicable, d'être l'Œdipe de ce sphinx narquois et ricanneur. Assez, passons vite aux visites qui doivent être le sujet de cette causerie. Nous entrons dans le salon, pour la circonstance plus reluisant et plus propre que jamais, d'une maîtresse de maison qui n'a pas condamné sa porte. Majestueuse, elle occupe le grand fauteuil capitonné au coin de l'âtre en feu. Mademoiselle sa fille est sous les armes, assise modestement à l'opposite ; le défilé des visites a commencé. Ces instants ont une saveur pénétrante, faite d'attente joyeuse et de curiosité inquiète.

Arrive l'un des meilleurs amis de la famille qui salue avec la formule tant de fois séculaire : "Bonne et heureuse année." La conversation roule sur les étrennes, sujet intarissable. Les guéridons surchargés de cadeaux prouvent que le chef de famille, le bon père, le tendre époux, a comblé ses bien-aimés. Il a fait don à sa femme de ces deux statuettes de bronze qu'elle avait lorgnées l'avant-veille à la devanture de l'"Italian House" ; à sa fille — mais pas de nomenclature des générosités de cette époque.

La scène change ; entre un Monsieur de haute taille, beau, robuste et un peu solennel ; il est suivi d'un jeune homme au regard profond, à la figure intelligente ; son front de penseur annonce qu'il n'est pas seulement le favori de la fortune, mais que des biens plus élevés lui sont encore départis. La demoiselle de céans semble reconnaître son prince charmant... Heureux jour de l'an !... Laissons ces gens à leur bonheur et passons à une autre visite, ma visite personnelle, mon cadeau d'étrennes au lecteur — mince cadeau ! Suis-je bien sûre d'être inaccessible au fol espoir qu'elles me feront près de lui quelque honneur ? Au fond, je ne puis croire de ma part à une prétention si insoutenable... mais, enfin, je n'oserais en répondre, et on lit si mal dans son propre cœur !

Maintenant, pour vous reposer de toute cette prose, lisez ce *Dernier soir de l'année*, poème plein de fraîcheur et de foi naïve :

Un éclair dans la nue, un éclat de tonnerre,
Un son sourd et plaintif au bord des océans,
Un soupir que le ciel enlève de la terre,
Un coup lourd et sonore à l'horloge des ans.
Encore un an qui fuit, encore un an qui tombe,
Un rayon de soleil qui s'évapore au loin ;
Encore un pas de plus au sentier de la tombe,
Un rêve que la nuit va garder avec soi.
Et le flot nous emporte en sa course rapide,
Et nous voulons en vain revenir sur nos pas ;
Le passé chaque jour se fait ombreux et vide ;
Nous sommes malgré nous attirés au trépas.
En vain les yeux fixés sur de douces empreintes,
Nous écoutons encore un écho qui revient ;
Toutes les voix bientôt meurent, tombent éteintes,
Et vainement notre âme attend et se souvient.
Chaque jour la tempête emporte une espérance,
Un de ces rêves d'or qu'on croise à vingt ans ;
Quelque chose qui vient des rives de l'enfance,
Qui nous jette un aïe à travers les autans.
Triste débris du ciel, grande et ciselée épave,
Par un même chemin l'homme ne passe plus ;
Le flot à chaque instant efface ce qu'il grave
Et l'emporte à la tombe, immobile et reculé.
Et qui ne compte pas dans ce vaste naufrage
Quelque chose de lui que lui ravit le sort ?
Quelque chose qui reste au bord de ce rivage
D'où l'emporte le temps, la tristesse et la mort ?
Tantôt c'est un ami qu'un souffle nous arrache,
Dont l'oubi glacial nous traîne vers le cœur ;
Une feuille de nous que l'absence détache
Et qui fait de no re âme une vaste douleur.
C'est le toit paternel, le nid de la famille
Dont nous nous envolons, oiseaux jeunes encor ;
La famille, ce ciel où l'allégresse brille
Et que l'homme préfère au plus ample trésor,
C'est le ruisseau, le bois, le clocher du village,
Le temple où Jésus Christ vit nos premiers pleurs ;
C'est l'horizon sans borne et la mer sans rivage ;
C'est le ciel déployant ses charmantes couleurs ;
C'est tout ce que l'on aime et tout ce qu'on adore ;
C'est tout ce dont le cœur a conservé les traits ;
Une mer de parfums, un fonds de chant d'aurora,
Des fleurs, des souvenirs, des abîmes d'attraits.
Hureux si sur ce gouffre où tout tombe et s'entasse
Passe encor par moment un rayon d'amitié,
Qui console le cœur de tout ce qui s'efface
Et qui verse en passant les pleurs de la pitié.
L'amitié c'est le ciel pour tout ce qui respire ;
C'est une mélodie au milieu d'un désert ;
C'est le calme charmant de tout ce qui soupire ;
C'est au milieu des flots un petit flot vert.
Nous passons ici bas, les yeux baignés de larmes,
Fils d'un commun malheur, d'une même pitié.
Comment arriva-t-il que malgré nos alarmes
On dédie souvent les fleurs de l'amitié ?
Demain va se lever une nouvelle aurore
Et nous nous devons joyeusement la main,
Comme des voyageurs après un an encore,
Surpris de se revoir sur le même chemin.
Sera ce un mot sans vie, une formule vaine,
Qu'en ce jour solennel chacun prononcera ?
Ou sera-ce du cœur l'expression sereine ?
L'aurore va briller, l'aurore répondra.

Ces vers, signés Beethoven, sont l'œuvre d'un confrère, d'un compagnon d'enfance de

Fauvette

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le 2 courant, Son Excellence le gouverneur général a donné la réception habituelle à l'occasion de la nouvelle année. Plus de six cents personnes se sont présentées pour offrir leurs hommages au représentant de Sa Majesté.

* *

Jeudi dernier, vers 3 heures du matin, deux légères secousses de tremblement de terre ont été ressenties à Beauport et à l'Ange Gardien. La première secousse a duré environ une demi-minute et la deuxième, quelques secondes seulement. Ces secousses étaient accompagnées d'un grondement sourd semblable au roulement lointain du tonnerre.

* *

C'est dimanche, le 14 courant, qu'auront lieu en France les élections sénatoriales qui doivent renouveler les mandats des sénateurs. Mardi prochain s'ouvrira la session ordinaire des Chambres. Il est probable que les élections sénatoriales seront un triomphe pour le parti républicain modéré,

comme l'ont été les élections législatives du 10 août dernier.

* *

Le gouvernement français semble s'être enfin décidé à prendre de rigoureuses mesures contre les anarchistes. Plus de cinquante maisons suspectes ont été visitées par la police, qui a arrêté une centaine d'anarchistes, et saisi une quantité de brochures et publications incendiaires ainsi que des matières explosives. Il est grand temps de sévir contre ces misérables qui font si peu de cas de la vie de leurs semblables.

* *

Le correspondant londonien du *Times*, de New-York, envoie à ce journal une correspondance dans laquelle il dit que l'Europe ne verra pas la fin de l'année présente avant d'avoir été en proie à une terrible guerre. Il y a longtemps que cette guerre est prédite au retour de chaque année, mais cette fois, paraît-il, cette prédiction s'appuierait sur l'opinion d'hommes d'Etat qui jusqu'ici n'avaient pas partagé les craintes manifestées tant de fois déjà à ce sujet.

* *

Une dépêche de Rome dit que des rumeurs contradictoires circulent au sujet des rapports existant entre le Vatican et le gouvernement du Tzar, et qui, selon quelques-uns, seraient très tendus, à cause des persécutions auxquelles sont en butte les catholiques polonais.

Un personnage important du Vatican, consulté à ce sujet, aura déclaré que ces rumeurs étaient fondées. Un évêque catholique a été envoyé à Rome pour essayer de régler le différend. Les ambassadeurs de France, d'Allemagne, d'Autriche et le gouvernement italien suivent toute cette affaire avec un grand intérêt, car la tension des rapports entre le Tzar et le Vatican pourrait amener un rapprochement entre le pape et la triple alliance.

* *

La *Tribune*, de Saint-Hyacinthe, ainsi que d'autres journaux canadiens, a reproduit *Les Cloches de Noël* poésies de M. Albert Farland, publiées dans le *MONDE ILLUSTRÉ* du 23 décembre dernier. Non content de ne pas donner crédit à notre journal de son emprunt, ce qui serait pardonnable, *La Tribune* a supprimé le nom de l'auteur. C'est une injustice pour un écrivain, aussi bien qu'un manque d'égards pour le public, que d'omettre sa signature ou d'altérer ses œuvres. Dans notre pays, surtout, où les littérateurs ne travaillent que pour la gloire, le moins qu'ils puissent exiger est d'avoir crédit quand on juge à propos de se servir de leur travail gratuitement ; c'est le cas de mettre en pratique la maxime de l'Evangile : Rendez à César ce qui est à César.

LA CRITIQUE

Les choses dont on parle le plus, parmi les hommes, sont ordinairement celles qu'on connaît le moins a dit le P. André dans son "Essai sur le Beau."

Cette parole est vraie, elle est même si frappante qu'il est étonnant de voir combien le monde y pense si peu. Toutefois cet étonnement cesse lorsqu'on considère la grandeur de l'orgueil humain.

L'homme est présomptueux ; il parle beaucoup parce qu'il croit parler bien ; il critique toujours parce qu'il croit tout connaître.

Critiqueur ! Ah ! voilà un mot qui revient souvent sur nos lèvres, voilà un mot qu'on peut mettre, je crois, au rang des choses dont on parle le plus et qu'on connaît le moins.

Tout le monde critique, mais parmi ceux qui prononcent avec tant d'emphase ce grand mot de critique quel est le nombre des gloseurs ?

Si l'on considère la critique telle que pratiquée habituellement la réponse est facile à trouver, et l'on peut dire, sans crainte d'être faux, que le vrai

critique est rare, mais que les incompetents pululent.

L'ignorance et l'orgueil, la lâcheté et la complaisance, l'envie et l'intérêt, voilà ce qu'on découvre ordinairement dans notre critique. Nos subtils écrivains et nos fins penseurs sont ingénieux, et pour la critique, comme pour mille autres choses ils ont trouvé un système où on peut saisir leur faiblesse et leur néant.

Ce système n'est pas très compliqué, et peut être résumé ainsi : Flatter l'amour propre et se gardant de se faire du tort, tâcher d'en faire le plus aux autres.

C'est simple.

Pour suivre ce système M. Pierre ne fera pas tonner ses foudres sur les platitudes de M. Paul, il usera de condescendance et ne se montrera pas trop cruel parce qu'il le connaît. D'autre part, M. Paul n'est-il pas le grand ami de M. Jean. Pour la considération de M. Jean il ménagera donc M. Paul et s'efforcera de lui offrir le plus gentiment possible le blâme et l'encens.

M. Pierre critique, sait se plier aux circonstances et connaît l'art de voir rouge quand c'est bleu, mais M. Jacques n'est pas de ce tempérament. Il veut critiquer M. Simon, et il entend le faire impartialement.

Si donc M. Simon est insipide ou creux tout le monde le saura, car M. Jacques ne craindra pas de le dire.

Par malheur M. Jacques dans sa franchise ne sera pas plus vrai que M. Pierre le menteur. Comment cela ? Le premier ne verra pas M. Simon comme il est, et, sans le vouloir, dira ce qu'il n'est pas, tandis que M. Pierre verra M. Paul comme il est, mais il le montrera intentionnellement autrement qu'il est.

Il n'y a ni mensonge, c'est toujours faux !...

Et le gros public gèlera cela comme des bluettes ! Voilà notre critique, ou plutôt ce qu'on ose appeler ainsi. N'est-ce pas qu'il ne faut point s'occuper de parodier les choses pour nommer cela critique ? N'est-ce pas qu'il faut manquer beaucoup de noblesse et de droiture pour accoler à son nom la fourberie et le mensonge ?

C'est pourtant l'œuvre de nos petits critiques et de nos prétendus innovateurs. Dans leur bassesse et leur médiocrité ils faussent les idées, sèment l'incertitude et font naître parmi les masses une indifférence impitoyable pour les intelligences supérieures et les âmes trop franches et trop loyales.

La gravité du mal que font nos critiques et les funestes conséquences de leurs écrits doivent attirer l'attention de ceux qui ont l'esprit assez large et le cœur assez patriotique pour regarder comme un devoir sacré la conservation de notre langue et l'amendement moral du peuple canadien.

Il faut faire sauter le masque des hypocrites et des pédants littéraires. Il faut mettre les médiocrités à leurs places, car elles ne connaissent plus la pudeur ; il faut pulvériser les athées et les polissons savants et ne leur donner à mordre que le talon du mépris !

J'espère qu'avant longtemps nous verrons des braves se présenter dans l'arène littéraire, et d'une plume véridique et impartiale engager une vraie et juste critique.

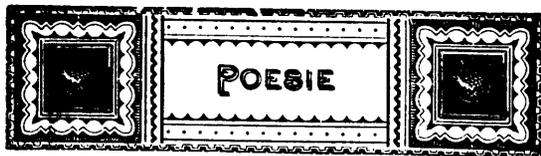
Albert Farland

NOTES ET IMPRESSIONS

En amour et à la chasse, c'est toujours l'imprévu qui arrive. — A. VANDELET

Si tu veux un remède contre l'ivrognerie, ouvre les yeux et regarde l'ivrogne. — PARQUIN

Je suis de ma race et cette race a passé par bien d'autres dangers ; car comme Antée, en touchant la terre, elle se relève plus forte et plus vigoureuse, et il n'est pas encore né l'Hercule qui l'étouffera. — T. J. J. LORANGER.



PRIÈRE L'ANNÉE QUI COMMENCE

Le dernier jour est accompli...

Nouvel an ! nouvel an joli,
Ecolos parmi les fleurs de neige,
Que le bon Destin vous protège !
Passez le seuil de la maison
Pour y parsemer à foison
L'espoir divin et la tendresse.
Que votre main enchantresse,
Très le tement, en notre cœur,
Verse l'ineffable liqueur,
Qui servait aux philtres antiques...

Loin des méchants et des sceptiques,
Soyez indulgent : laissez-les
Dans le bonheur aux sentiers doux,
Faire l'école buissonnière,
Afin qu'à votre aube dernière,
Nous ayons pour vous au joyeux !
Rire aux lèvres et larme aux yeux !

— miss E. E. —

Paris, 1894.

UN DUEL ÉTRANGE



EST un épisode de la vie d'autrefois que je veux consigner ici, et que le R. P. Lacombe m'a raconté.

Deux sauvages s'en allaient au hasard à travers la Prairie sans bornes. L'un était guerrier Cris ; l'autre était un Pieds-Noirs.

Tous deux étaient vêtus de peaux de bêtes, et armés jusqu'

aux dents, d'arcs et de flèches, de coutelas et de fu-ils,

Sans s'apercevoir, ils s'avançaient l'un vers l'autre, avec les précautions infinies qui deviennent un art chez les éclaireurs et les espions de ces tribus.

Le Cris était à la recherche du camp des Pieds-Noirs et le Pieds-Noirs aurait voulu surprendre le camp des Cris.

Tantôt ils suivaient les sinuosités d'un ruisseau encaissé dans la plaine ; tantôt ils rampaient jusqu'au sommet d'une colline, d'où couchés dans les foins, ils inspectaient l'horizon.

Ils fouillaient du regard tous les plis de terrain, et les moindres broussailles leur servaient d'embuscades.

Dans ce cirque immense qui n'a pas d'autre enceinte que les pans circulaires du firmament et dont l'arène est baignée de vapeurs transparentes, le regard s'étend très loin. Il n'y a ni rochers, ni bois, ni haies, ni même de hautes bruyères qui interceptent la vue.

En même temps, le silence de la plaine est tel que le moindre bruit insolite semble devoir attirer l'attention. Et même dans les jours calmes, la vague a ses bruits et ses murmures et le moindre souffle qui en ride la surface la fait chanter. Mais dans la prairie, le vent qui passe en effleurant les herbes ne rompt pas le silence.

C'est le calme profond, solennel, non pas de la nature morte, mais de la nature qui n'a pas encore vécu.

On se croirait revenu au commencement du monde, alors qu'il n'y avait ni habitations, ni trace de vie humaine, et que le premier homme était seul en face de la nature.

Et cependant au milieu de ces immenses solitudes, il y avait, à l'époque dont nous parlons, de nombreuses tribus nomades qui se faisaient la guerre ; et chaque tribu avait ses guerriers en renom, ses héros dont on racontait les brillants faits d'armes.

Mais ce n'était pas dans les batailles que les

braves se distinguaient le plus, et acquéraient des titres à l'admiration de leur tribu ; c'était dans des combats singuliers ou dans des expéditions isolées.

Le jeune guerrier qui voulait se faire un nom partait seul pour surprendre le camp des ennemis ; il allait à pied, et non à cheval, pour se cacher plus aisément. Il cheminait tantôt le jour, tantôt la nuit, selon qu'il y avait plus ou moins de danger d'être découvert. Il n'allumait jamais de feu, quand il se reposait ou s'arrêtait pour manger, parce que la fumée aurait pu trahir sa présence.

Quand il avait découvert le camp ennemi, il s'en approchait, au milieu des nuits les plus noires, avec toute la prudence du serpent, et en rampant comme lui à travers les herbes, de manière à tromper la vigilance des chiens eux mêmes.

Puis, il s'élançait tout à coup vers la tente d'un chef ou sur une sentinelle endormie ; il tuait et scalpaient les premiers ennemis qu'il surprenait, et, quand l'éveil était donné, il s'enfuyait vers l'endroit où il avait vu paître les chevaux, se hissait en un clin d'œil sur celui qui lui avait paru le meilleur, et disparaissait bientôt dans la nuit, emmenant devant lui les coursiers affolés les plus éloignés du camp.

Qu'on imagine son triomphe quand il rentrait dans sa tribu, monté sur un cheval fringant, et portant à sa ceinture quelques chevelures des ennemis !

C'était une expédition de ce genre que rêvaient de faire les deux héros de ce récit, lorsque, par suite d'un accident de terrain qu'ils n'avaient pas soupçonné, ils s'aperçurent tout à coup, cotoyant, l'un vers l'autre, un ruisseau qui serpentait dans la plaine.

Ils firent halte, se mesurèrent des yeux et se mirent à réfléchir. Allaient-ils se battre ? Mais où serait la gloire de se battre sans témoins ? Et s'ils se blessaient tous deux mortellement, qui irait raconter aux frères leurs coups d'éclat et les péripéties de la lutte ?

De loin, ils se communiquèrent ces sentiments par signes, et déposant leurs armes dans l'herbe ils marchèrent l'un vers l'autre. Ils se saluèrent au bord du ruisseau, mangèrent et fumèrent ensemble, puis l'un d'eux proposa de jouer.

La passion du jeu est bien dans la nature, et elle est terrible chez les Sauvages. La proposition fut acceptée avec un cri de joie, et les deux joueurs, assis en face l'un de l'autre sur le tapis vert de la prairie, préparèrent le jeu qu'ils appellent *jeu de mains*.

L'espace de terrain qui les sépare est divisé en deux, et chacun y plante un nombre égal de bâtonnets représentant un nombre convenu de points. En même temps la valeur des objets qu'ils vont jouer—car ils n'ont pas d'argent—est fixée par un nombre conventionnel de points. Ainsi par exemple, le fusil de chacun est évalué à cinq cents points, le coutelas et sa gaine à cent points, le collier et la ceinture à cinquante chacun, et ainsi de suite pour tous les objets qui leur appartiennent, sans excepter les vêtements.

Les préliminaires posés, ils tirent au sort pour savoir qui jouera le premier, et ce qui que le sort désigne prend deux petites pierres et fait entendre une suite de sons insaisissables, monotones, et sans paroles, qu'aucun artiste ne saurait noter.

Tout en chantant, il fait des passes, croise les mains derrière son dos, les ramène en avant, les élève, les abaisse, et, les tenant bien fermées sous le regard de l'autre joueur, il lui fait deviner dans quelle main sont les deux pierres.

S'il devine juste, il a gagné dix, vingt, trente points ou plus, suivant la convention. S'il se trompe, il a perdu.

Le compte des points perdus ou gagnés se tient en arrachant les petits bâtonnets plantés dans le sol qui sert d'échiquier, et en les replantant dans le terrain du gagnant.

Alors, l'autre joueur prend les pierres, fait les mêmes passes, fredonnant le même air " he ! hi ! ho ! hu ! hou ! " et fait deviner son adversaire.

C'est ainsi que nos deux guerriers s'amuseront pendant près de deux heures, avec des alternatives de joie et de chagrin qu'ils cachaient de leur mieux. Mais le sort s'était déclaré contre le Cris, et il avait tout perdu jusqu'à ses vêtements.

Tout triomphant, le Pieds-Noir se leva, et s'en alla boire au ruisseau.

Le Cris dit :

—Veux-tu jouer encore ?

—Je veux bien, reprit le Pieds-Noirs, mais tu n'as plus rien à mettre au jeu.

—Oui, j'ai encore quelque chose !

—Quoi donc ?

—Ma chevelure.

Le Pieds-Noirs poussa un cri de joie et le jeu recommença. La chevelure fut estimée à mille points !

—Toute une fortune à dépenser encore, se disait le Cris ! Il faudra bien que la chance se déclare pour moi à la fin !

Et, tout en ayant la rage au cœur, il jouait avec un sang froid imperturbable, poussant parfois des grognements sinistres.

Mais la fortune resta fidèle au Pieds-Noirs, et dans un dernier coup il acheva de gagner les mille points en jeu.

Le Cris ne prononça pas une parole et, s'inclinant devant son ennemi comme une victime devant le sacrificateur, il attendit l'exécution.

Le Pieds-Noirs, qui s'était levé, ramassa de la main gauche l'abondante chevelure de son adversaire, et, prenant son coutelas de la main droite, il traça d'un geste rapide un cercle sanglant autour de la tête de sa victime et arracha violemment son horrible dépouille.

Puis, tirant de sa poche un mouchoir d'indienne rouge, il le lui offrit pour se panser.

Le malheureux Cris, qui avait porté ses deux mains à sa tête pour y retenir la peau qui descendait, se rendit au ruisseau, et le Pieds-Noir l'aida à se laver et à s'envelopper la tête dans son mouchoir.

Les deux guerriers se rassirent en silence, et le Pieds-Noirs proposa de dîner.

Tous deux mangèrent avec appétit et fumèrent ensemble le calumet de paix.

Alors le Pieds-Noirs dit au Cris :

—Je ne veux pas te laisser ainsi sans armes pour te défendre et te nourrir : voici ton fusil et tes munitions que je te rends.

—Est-ce bien à moi ? dit le Cris avec un éclair de joie.

—Certainement.

—Eh bien, alors je veux jouer encore.

Et le jeu reprit avec acharnement.

Cette fois, enfin, la chance tourna et le Pieds-Noirs se mit à perdre. Tout ce qu'il avait gagné passa bientôt en la possession du Cris et jusqu'à ses propres armes et ses vêtements.

Comme le Cris il mit alors au jeu sa propre chevelure et la perdit dans la même opération sanglante.

Tu es un brave, lui dit le Cris ; et je veux être aussi généreux pour toi que tu l'as été pour moi. Je te rends tes armes et tes vêtements, et je ne veux garder que ta chevelure comme tu garderas la mienne. Nous pourrions ainsi retourner vers nos gens et nous vanter d'avoir scalpé un ennemi. Ta chevelure sera mon trophée et ma chevelure sera la tienne.

Ainsi finit cet étrange duel au jeu ; et les deux joueurs terribles, après avoir fumé le calumet de paix, se dirent adieu, et reprirent le chemin de leurs camps respectifs.

A. B. ROUTHIER.

NOTES ET IMPRESSIONS

L'âme d'une jeune fille ressemble à une rose épanouie ; arrachez une seule feuille de son calice, toutes les autres tombent aussitôt.—PASQUIN.

Prenez garde aux gens qui viennent vous demander votre avis ; ils ne vous demandent que d'approuver le leur.—FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU

La reconnaissance est pareille à cette liqueur d'Orient qui ne se garde que dans des vases d'or ; elle parfume les grandes âmes, elle s'aigrit dans les petites.—JULES SANDEAU

Ma crainte, mon souci pour l'avenir, est que la conscience nationale ne soit étouffée sous l'étreinte de ce terrible *boa constrictor* : la bureaucratie.—Prince de BISMARCK.



A L'OPÉRA FRANÇAIS

Le cœur et la main, paroles de Nuitter et Beaumont, musique de Lecocq, est une délicieuse opérette qui a fait rire les habitués de l'Opéra Français, cette semaine. C'est l'histoire d'un jeune prince fiancé à une princesse étrangère dans un but politique, et qui laisse sa femme le jour de ses noces pour une paysanne dont il est amoureux, et qui est la princesse elle-même déguisée. Quand, à la fin, la ruse est découverte, tout le monde est content. La partition est jolie et contient plusieurs mélodies gracieuses. Le succès de la soirée a été pour M. Portalier, surtout dans la chanson du casque. La chanson du casque, *casque c'est qu'ça ?* vous demandez-vous peut-être, comme le colonel Mosquitos (M. Giraud). C'est la marche rendue si populaire, il y a une couple d'années, par Delaur et de Brimont, au Parc Sohmer :

L'adjudant prit sa monture,
Etc.

Le paradis a été agréablement surpris quand l'orchestre attaqua cet air connu, et applaudit.

Tous les acteurs ont, comme d'habitude, bien rempli leurs rôles.

Cette semaine, nous avons *Carmen*, *l'Étincelle*, *Les mésaventures de Cléopâtre*, *La petite Mariée*, *Roger la Honte*, et, pour le bénéfice de M. Bissou, samedi, *Le voyage en Chine*.

L'Orchestre, journal de l'Opéra, a cessé de paraître.

* *

SOIRÉE DE CHARITÉ A HOCHELAGA

Mercredi soir a eu lieu, à l'ancien hôtel-de-ville d'Hochelaga, une soirée dramatique et musicale au profit des pauvres. Le programme était très varié ; il y avait musique, saynètes comiques, danse, tableaux, etc. La musique était fournie par Mlle Ernestine Codère et ses élèves et la danse par les élèves de Mlle Louise Vallée. Mlle C. Larue a chanté *La Charité*, de Faure, d'une manière qui lui valut d'être bissée ; elle chanta comme rappel *Les Hirondelles*, de Tito Mattei, morceau dans lequel Mme Mapleson a été si fort applaudie ici l'an dernier. Mlle Larue reçut un joli bouquet. J'ai surtout remarqué le joli duo de chant (*Les Confidences*) de Mlles Kofsky, dont l'une m'a semblé posséder une jolie voix de contralto qu'elle ferait bien de cultiver. *Les Myrthes*, duo de piano, par Mlles E. C. dère et, A. Gaudry, *Trois bonnes sous le même bonnet*, saynète jouée par Mlles A. Coffin et A. Denis, et une valse de Shulloff, par Mlle Codère, sont les morceaux qui m'ont le plus fait plaisir à entendre. Vu la jeunesse de la plupart des exécutants, cette soirée de charité a très bien réussi, et j'en félicite les dames organisatrices.

* *

THÉÂTRE ROYAL

A Pair of Kids a fait les délices des amateurs de bouffonnerie la semaine dernière au Royal. Cette semaine on y joue un drame à sensation, *Hands across the Sea*, par Henry Pettit.

JOSEPH GENEST.

LE PÉLERINAGE DES MARINS DE L'ALICE-LOUISE

(Voir gravure)

Les tempêtes qui ont régné sur les côtes de la France, le mois dernier, ont fait de nombreuses victimes ; une désolante statistique du Bureau Veritas indique 54 navires perdus par échouage, 10 ayant sombré et 15 supposés perdus par défaut

de nouvelles. Quant aux malheureux marins qui ont disparu ou qui ont été réduits à la misère, leur nombre est incalculable, et la France se doit de remédier dans la mesure du possible à tant d'infortunes.

Ces sinistres viennent d'avoir leur épilogue, touchant autant que pittoresque, dans les pèlerinages semblables à celui dont un des plus jolis coins des côtes bretonnes vient d'être le théâtre.

Le navire *Alice-Louise*, de Saint-Servan, revenant de Saint-Pierre avec dix-sept hommes d'équipage et soixante-sept passagers, presque tous des pêcheurs de Terre-Neuve, avait éprouvé le 19 novembre un violent coup de vent dans les parages d'Ouessant, et avait failli périr corps et biens. Dans l'imminence du danger, tout le monde à bord fit le vœu d'aller, si l'on en réchappait, faire dire une messe solennelle à l'église de St-Jouan-des-Guéréts, à 5 milles de Saint-Servan, et de s'y rendre processionnellement, pieds-nus et en chemise.

C'est le lundi que le pèlerinage s'est accompli. Le rendez-vous était à huit heures du matin, au *Mouchoir Vert*, c'est-à-dire à la sortie de Saint-Servan. Tous étaient présents et accompagnés d'une foule nombreuse. Les pèlerins ont été se dévêtir dans une auberge voisine et se sont rangés en file dans le costume voué, c'est-à-dire avec un pantalon de coutil blanc et une chemise de toile ; bien peu d'entr'eux avaient conservé leur tricot de laine sous la chemise. La procession, clergé en tête, était suivie des femmes des pèlerins portant leurs boîtes et leurs vêtements.

Le temps, affreux la veille, s'était mis au beau et la route s'était séchée. " Ah ! la bonne sainte Vierge qui a balayé le chemin pour nos gars ! " s'écriait une vieille femme du cortège. Néanmoins, tous avaient les pieds en sang lorsque le clergé de Saint-Jouan est venu au devant d'eux à leur arrivée.

La messe dite, tout le monde s'est dispersé, et c'est assis sur les pierres tombales du petit cimetière entourant l'église, que chacun s'est rhabillé et rechaussé.

Le même jour, et seulement deux heures après, une autre procession d'une égale importance se rendait au même endroit : c'était l'équipage de l'*Anna-Fanny*, qui avait été pris dans la même tempête que l'*Alice-Louise* et dans des circonstances identiques.

IN MEMORIAM

M. J. M. T. LÉOPOLD BRULÉ

" Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
" Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
" J'ai passé les premiers à peine.
" Au banquet de la vie à peine commençé,
" Un instant seulement mes lèvres ont pressé
" La coupe en mes mains en-ore pleines."

ANDRÉ CHÉNIER, *La Jeune Captive*.

Chaque pas que nous faisons dans la vie est arrosé par des larmes et enveloppé d'un deuil. Un de nous tombe, moissonné par la mort : il avait rêvé peut-être, comme nous, une longue route, des plaisirs et des joies, le bonheur... au delà des monts, dans les champs féconds et charmants de l'avenir. Nous-mêmes, ne nourrissons-nous pas l'espoir de l'avoir toujours pour compagnon de route ; mais il s'est arrêté là. Sa vie a été courte, et, au lieu des joies et du bonheur rêvé, il ne nous a laissé, à nous ses amis, que la tristesse et la douleur, comme compagnes inséparables, sur la voie qu'il nous faut suivre, jusqu'à ce que la mort vienne y poser son terme fatal.

La mort s'en va faisant sa moisson dans tous les âges. Elle a des cruautés à nulle autre pareille, s'attaquant de préférence à la jeunesse, pleine des espérances d'une existence aussi longue qu'heureuse. En effet, il en coûte de mourir à dix-huit ans, à vingt ans, à vingt-cinq... de mourir, quand tout dans la vie nous sourit et nous appelle ! Mourir alors, c'est voir s'évanouir les illusions les plus dorées et le plus longtemps caressées ; mourir alors, c'est quitter ce que nous avons de plus cher : un père, une mère, des frères et des sœurs, des amis ; mourir, c'est dire adieu à tout sur cette terre.

Il le sentait bien, mon cher Léopold Brulé, les dernières semaines de sa maladie, il répétait souvent à son père—il n'avait plus de mère—qui lui prodiguait les soins les plus touchants :

—Ne prenez pas de peine, mon père, je suis bien. Les jours rigoureux de l'hiver passeront, et cette toux fatigante disparaîtra avec le printemps, alors, je serai revenu tout à fait à la santé.

Souvent aussi, il s'entretenait avec nous de ses projets, il nous disait ses rêves. Jamais jeune homme ne fut plus confiant en l'avenir et n'aima plus la vie. Il savait si bien employer les jours que la Providence lui accordait. Affable, d'un esprit conciliant, il se faisait aimer de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître. Au collège, où je l'ai connu plus intimement, étant son confrère de classe, je fus témoin de l'aménité de son caractère et de la générosité de son cœur ; c'était, comme l'on dit si bien : " Un cœur d'or." Oui, à tous ceux qui l'ont connu, il a laissé un bon et durable souvenir.

Son souvenir toujours vivace donnera à nos âmes la ferveur, pour faire monter vers le Dieu juste et miséricordieux de bonnes et pieuses prières, afin qu'il donne à ce cher défunt, le bonheur des saints, s'il ne le possède déjà. Nous suivrons le chemin de cette vie que cette mort, pour nous, vient d'envelopper d'un deuil, en répétant les paroles du poète mourant :

" Il fut court mon pèlerinage !
Je meurs au printemps de mon âge,
Mais du sort je subis la loi ;
Vous qui priez, priez pour moi."

J.-A. ROBILLARD.

PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de DECEMBRE, qui a eu lieu samedi, le 5 Janvier courant, a donné le résultat suivant :

| | | | |
|----------|-----|------------|---------|
| 1er prix | No. | 49,522.... | \$50.00 |
| 2e prix | No. | 39,569.... | 25.00 |
| 3e prix | No. | 41,566.... | 15.00 |
| 4e prix | No. | 9,704.... | 10.00 |
| 5e prix | No. | 32,320.... | 5.00 |
| 6e prix | No. | 33,469.... | 4.00 |
| 7e prix | No. | 27,107.... | 3.00 |
| 8e prix | No. | 28,963.... | 2.00 |

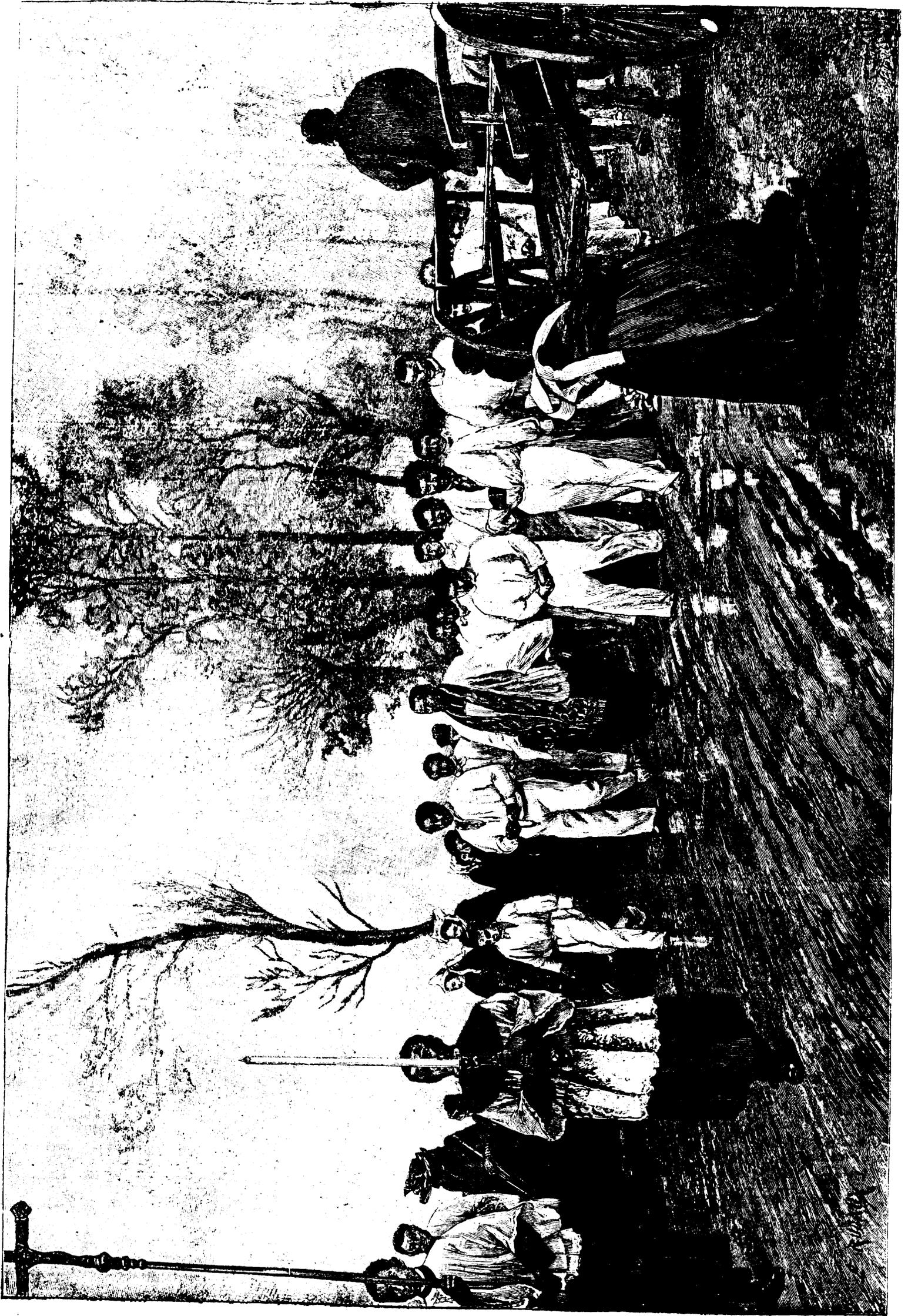
Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

| | | | | | |
|-------|--------|--------|--------|--------|--------|
| 604 | 9,279 | 17,195 | 23,920 | 29,691 | 39,225 |
| 767 | 9,972 | 18,344 | 23,954 | 29,872 | 40,245 |
| 926 | 10,964 | 18,914 | 24,235 | 30,003 | 40,319 |
| 1,633 | 11,138 | 18,991 | 25,230 | 30,262 | 40,698 |
| 2,029 | 11,188 | 19,576 | 25,463 | 30,840 | 41,505 |
| 2,290 | 13,325 | 20,273 | 25,646 | 32,479 | 42,932 |
| 3,460 | 14,085 | 20,337 | 26,825 | 32,957 | 43,363 |
| 3,505 | 14,238 | 21,019 | 27,341 | 33,584 | 44,565 |
| 3,982 | 14,541 | 21,557 | 27,656 | 34,715 | 44,662 |
| 4,290 | 14,834 | 21,601 | 28,590 | 35,902 | 45,853 |
| 4,654 | 14,930 | 22,013 | 29,061 | 36,543 | 47,885 |
| 5,608 | 15,171 | 22,617 | 29,208 | 36,863 | 47,964 |
| 7,405 | 15,689 | 23,056 | 29,249 | 36,898 | 48,539 |
| 8,158 | 15,930 | 23,245 | 29,375 | 38,397 | 49,607 |
| 8,478 | 16,093 | | | | |

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de DECEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No. 276, rue Saint-Jean, Québec

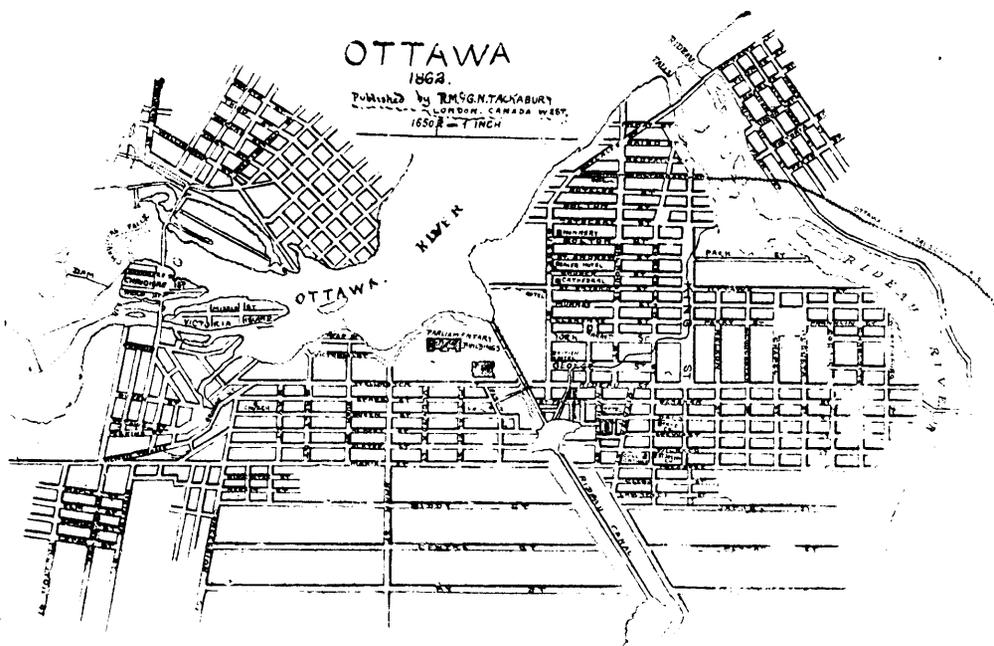
La Petite, tel est le titre d'un roman français dû à la plume d'Edouard Cadol. Tout à fait inconnu au Canada. Il se vend 5c chez G. A. et W. Dumont, éditeurs, 1826, rue Ste-Catherine.



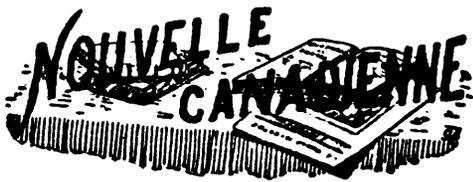
LES DERNIÈRES TEMPÊTES EN FRANCE — Les marins de l'*Alice Louise* se rendant pieds nus à la chapelle en exécution d'un vœu fait pendant la tourmente



PRÊTE POUR LA PROMENADE — TABLEAU DE M. MAX LEVIS



PLAN DE LA VILLE D'OTTAWA EN 1862



RÉMINISCENCES D'UN SOUPER

Après une absence d'un quart de siècle, je revenais, le mois dernier, à ma ville natale, Ottawa, pour y passer, j'espère, ma dernière étape terrestre. La journée même de mon arrivée, après le dîner, vers deux heures p. m., je sortis du *Russell House* pour faire une petite promenade à pied dans la ville. J'examinais et je considérais avec attention tous les changements survenus durant mon séjour à l'étranger. Quand je reconnaissais quelque édifice dont le front vieilli attestait les vicissitudes du temps, je contemplais avec plus d'attendrissement, ces murs auxquels je rattachais parfois des souvenirs lointains, mais vivaces et doux. J'en étais là, quand je vis qu'un homme d'environ cinquante-cinq ans, quelque peu ridé, dont les cheveux commençaient à s'argenter, m'examinait attentivement. Voyant que je l'avais enfin remarqué, il s'approcha de moi, et me dit :

— Pardon, monsieur, si je vous arrête un moment. Vous ressemblez tellement à un de mes anciens amis, parti d'Ottawa depuis longtemps, que je ne puis m'empêcher de vous demander si vous n'êtes pas lui, M. Paul Belot ?

Moi aussi je crus reconnaître en la figure sympathique et bonne de celui qui me parlait un vieux copain, et, tout en lui répondant par un sourire et un hochement affirmatif de la tête, je lui demandai :

— Et, vous, n'êtes-vous pas, monsieur, le docteur Saint-Pierre !

— Oui ! oui !

— Et moi aussi vous m'avez reconnu ? Quelle heureuse rencontre !

— Comment vas-tu, mon vieil ami ? Je te tutoie, je ne saurais te dire *vous*, nous étions si intimes autrefois.

— Je suis très bien, très bien. Tutoie moi, va, à ton goût, ça me fait du bien, et je me sentirai plus à l'aise ici. Et toi, comment es-tu ?

Nos mains s'étaient rencontrées dans une vigoureuse et joyeuse étreinte.

Le visage épanoui, bras-dessus, bras-dessous, nous retournâmes à petits pas vers le *Russell*, où j'entraînais mon ami. C'est que nous étions étroitement liés dans notre jeunesse. Notre intimité avait commencé au collège de By-Town, pour aller en grandissant et s'affermissant, jusqu'au jour, où acceptant un emploi lucratif dans le distant Ouest Américain, je quittais les lieux de mon enfance. Napoléon Saint-Pierre était un cœur d'or, et j'étais fier de le retrouver. Nous montâmes à ma chambre

d'hôtel et, en vidant quelques verres de champagne, nous fouillâmes le passé.

— Viens souper chez moi ce soir, me dit Napoléon, en me quittant une heure plus tard, j'aurai quelques *vieux de la vieille*, et nous causerons de jadis, des jours disparus comme les neiges d'autan ; envolés comme les hirondelles au retour du froid et des glaces.

— Mon vieux Paul, me disais-je, lorsque je fus seul, ne te décourage pas, il te reste encore des amis, et sur ce sol chéri, en ce lieu, berceau de ta vie, le soleil de l'amitié répandra quelques rayons bienfaisants sur la solitude en laquelle tu croyais finir ce qui te reste à vivre.

* *

Le même soir, à sept heures et demie, à table, chez Napoléon, je renouais connaissance et amitié avec six aimables compagnons de jeunesse. Le plus vif entrain, la plus franche gaité, régna tout le temps du souper. C'était un feu roulant de questions et réponses faites en riant, ravivant certaines scènes comiques d'autrefois, le *bon vieux temps*.

Après le dessert, en prenant des cigares, nous voguions en pleine mer de récits attendrissants, joyeux et chers du passé.

Un mot, un seul, suffit parfois à évoquer toute une chaîne d'événement longtemps endormis ou oubliés.

En parlant des nos amis disparus, le nom de feu M. Isidore Champagne—un gentil garçon—me mit en mémoire le souvenir d'une mésaventure un peu drôlatique.

* *

Il y avait anciennement, adossée à l'église de Notre-Dame, au coin de la rue de l'Eglise, une maison en bois, dans laquelle les RR. PP. Oblats enseignaient. L'école devenant trop petite, vu le nombre qui augmentait toujours, Sa Grandeur, Mgr Guigues, de vénérée mémoire, en 1847, fit construire la maison de pierre, connue aujourd'hui sous le vocable : *Ecole de La Salle*. C'était alors le collège de By-Town. Cet édifice à son tour ne fut pas trouvé assez grand, et en 1857, je crois, les classes s'ouvrirent au collège Saint-Joseph, coin des rues Cumberland et Wilbrod. La maison de la rue Sussex, ou de la grand-rue, comme nous l'appelions, fut occupée ensuite par un aubergiste, feu M. Champagne, dont la demeure venait de brûler un peu plus bas sur la rue de l'Eglise. Ce fut alors l'hôtel du Castor. Quelques années plus tard, un autre hôtelier y vint demeurer, l'Écossais Campbell, puis en novembre 1866, le 100^e régiment, le 60^e, et la brigade des Carabiniers y passèrent. Les soldats y étaient encore quand je partis.

— C'était au temps de l'excitation des Fénians,

ajouta Napoléon, et cette maison, finalement, comme le pêcheur repentant qui veut finir ses jours en paix avec son Dieu, revint aux fins auxquelles on la destinait antérieurement : celle de l'enseignement de la jennese.

— Mais, je m'écarte de mon sujet, dis-je en riant. En 1859, M. Champagne tenait, à l'endroit indiqué, l'hôtel du Castor, qui était alors une des principales maisons du genre à Ottawa.

Un soir de novembre de cette année (1859), environ une centaine de personnes s'y trouvaient réunies pour fêter la Sainte Catherine. Jadis, l'on observait ici cette fête avec une animation joyeuse et une franchise toute gauloise.

— Oui, fit Napoléon, malheureusement ceci tend à disparaître. Il faudrait pourtant empêcher cela ! Ah ! nous savions nous amuser dans notre temps. N'est-ce pas, mes vieux amis ?

Tous approuvèrent chaudement.

Parlez en aux anciens, jeunes lecteurs, et vous verrez s'ils ne vous convainquent pas.

Quand arrivait le jour consacré à cette bonne sainte Catherine,—qui aurait dû être Canadienne, car nous la fêtons si bien,—ce n'était partout que gaies réunions. On dansait, on mangeait, on dansait encore, et puis venait le tour de la *tire*. Hein ! la *tire*, Napoléon, n'en a-t-on pas tiré de cette *tire*, cette année-là ?

Mon père avait reçu une invitation pour la soirée organisée au Beaver Hotel, et comme j'étais compris dans cette invitation, j'y allai. Je sortais pour la première fois. J'avais alors vingt-un ans, et j'étais d'une timidité excessive, mais je m'étais sermonné avant de partir,—effet de me donner plus de courage. Lorsque ma timidité m'empoignait, je devenais gauche, gêné, et j'étais certain de faire quelques gaucheries, à mon grand chagrin et à ma mortification plus grande encore : mais, comme il fallait que cela se passe, je ne pouvais faire mieux que de sortir aussi souvent que possible, et faire attention à moi.

À l'hôtel, je me surveillai attentivement, et peut-être parceque rien n'arriva pour me déranger ou m'exciter, tout alla bien durant la première partie de la soirée ; mais dans un quadrille où je m'étais hasardé, la vue d'une charmante enfant blonde, qui me faisait vis-à-vis, me troubla. Je la trouvais si jolie avec son teint de lis, ses joues légèrement rosées par l'exercice terpsychoréen, ses cheveux châ'ains, ses yeux d'un bien céleste, son nez fin et un tantinet retroussé audessus d'une bouche bien faite, lui donnait un air ravissant. Je ne dis pas que je l'aimai tout de suite ; le *petit dieu* ne m'avait pas si tôt décoché une de ses flèches empoisonnées, mais il devait en avoir une à mon adresse. Je ne pensai plus qu'à elle, si bien que peu après, je fis quelques petites fautes dans les figures du quadrille ; heureusement que notre danse achevait, car ma foi, je crois que je me serais tellement embrouillé, que j'aurais tout gâté.

J'eus le bonheur ensuite de me faire présenter à la jeune beauté ; elle avait nom : Mlle Céline Chauret.

— Tiens ! tiens ! Je ne savais pas qu'on trouvait ma petite sœur si jolie dans ce temps-là, dit un des convives présent, M. Albert Chauret.

Je continuai en souriant. Sa conquête sur mon cœur fut complète, quand j'entendis sa douce voix, qui me sembla une musique enchanteresse.

Jusqu'à là, je n'avais qu'à me féliciter ; tout allait assez bien, mais mes malheurs commencèrent bientôt, au souper. À table, j'eus, presque en face de moi, notre ami Albert. Vous savez si c'était un gaillard divertissant ? Toujours le mot pour rire. Quelque chose de très drôle qu'il disait excita mon hilarité. Je venais de prendre une bouchée, et, ne pouvant ouvrir la bouche pour rire à mon aise, je faillis étouffer ; j'eus du manger dans le nez et la gorge. Je portai vivement ma serviette à ma bouche, et je ne pus me remettre un peu du malaise que m'avait causé ce rire retenu. Il y avait aussi devant, deux jeunes filles (les deux sœurs, je le sus plus tard), qui riaient beaucoup des histoires comiques de leur voisin de table, et surtout je le pensai dans le moment, de la mine que je fis en voulant rire sans le pouvoir. Je ne sais comment cela m'arriva, mais peu après j'échappai mon couteau, qui tomba à terre. Au lieu de permettre au garçon qui nous servait de le ramasser,

je m'empressai de le faire. Je repoussai un peu ma chaise, je me penchai précipitamment, le bras tendu ; mon front heurta le bord de mon assiette et une partie de la sauce versa et coula dans mes cheveux et sur mon visage. Ah ! quelle maladresse ! Comme je m'en voulais d'avoir été si empressé et si gauche ? J'étais bien fâché contre moi-même, vous pouvez le croire. Il y en a comme ça qui sont toujours malchanceux ! Mais, réparant ce dégât à ma toilette aussi bien que possible, je continuai à manger, gêné, rouge de confusion. Je n'osais regarder devant moi, tant il me semblait que tous avaient dû remarquer ce qui venait de m'arriver.

Cependant, les propos amusants d'Albert m'égayèrent, et, un verre de vin aidant, je redevins plus calme.

Au dessert, je m'aperçus que la plus petite des deux jeunes filles me regardait parfois d'un œil malicieux et taquin, mais sa sœur plus généreuse avait le regard meilleur. Je me disais : elle rit de ma déconiture de tout à l'heure, et je lui souhaitais quelque chose qui me donnerait le change. Comme j'étais charitable et galant !

— Mes deux sœurs, dit mon hôte, Georgiana et Olivine. Nous avons souvent parlé de toi et de cette soirée, pendant ton absence. Nous y avons toujours trouvé matière à rire.

— Je le crois bien, morbleu ! il y avait de quoi. J'avais à ma gauche, Aimé D***, qui possédait un bon penchant pour la dive bouteille. . . .

— Pardi, il l'a encore, dit Albert, au milieu de l'hilarité générale.

Aimé savait se contenir, et n'avait pris du jus de la treille que juste assez pour se donner de la couleur, mais il y a couleur et couleur. Ce soir-là, il dut la mettre plus foncée que d'habitude, ou fut-ce l'ignorance ? lorsqu'il voulut manger des noix au dessert, il prit son casse-noix par le mauvais bout, plaça une noix entre les deux manches, et pressa fortement pour la briser. Qu'arriva-t-il ? La noix glissa soudainement, vola dans l'espace comme un objet lancé par une catapulte, et alla tomber à l'autre bout de la salle ; mais en partant, la noix avait affleuré la tête de Mlle Georgiana.

— Diable, murmura Aimé un peu surpris.

Il en prit une autre qui eut le même sort que la première. Cette fois-là Mlle Georgiana, pouvant prévoir le coup, se tenait prête à l'esquiver : ce qu'elle fit. Plus déterminé et pas plus ravisé, mon voisin saisit une autre noix, qui suivit les précédentes.

— Sa . . . é machine, murmura-t-il, entre ses dents, drôle d'affaire pour casser des noix !

Ceci s'était passé en une minute. J'intervins alors et lui glissai quelques mots à l'oreille pour lui dire comment se servir de son casse-noix. Je regardai ensuite sa sœur avec un faible sourire ; j'avais ma revanche.

Quelque temps après le souper, alors que la danse exerçait de plus belle son empire sur tous les convives, Napoléon s'approcha de moi avec Albert ; mystérieusement ils me tirèrent à l'écart, et me confièrent un plan qu'ils avaient combiné pour avoir beaucoup de plaisir, me demandant si je voulais me joindre à eux. Albert était le frère de Mlle Chauret et je crus qu'il serait de bonne politique de devenir l'ami de ce jeune homme, en attendant mieux.

Nous sortîmes de l'hôtel séparément, soi-disant pour fumer une cigarette, ou respirer un peu d'air frais, mais pour mettre à exécution le projet proposé. La *tire* chaude et dorée, venait d'être cuite et versée dans de grands plats que l'on avait portés dehors, pour la faire refroidir.

Il s'agissait de changer les plats de place, afin de causer un peu d'émoi, lorsque leur disparition serait constatée. Faisant le tour de la maison, nous entrâmes dans la cour par la porte cochère de la rue de l'Eglise. Albert, un quart d'heure auparavant, en avait retiré les verrous. J'étais un peu excité, mais mes deux compagnons, calmes, sifflaient doucement entre leurs dents, un air d'opéra. La bordée de neige de la Sainte-Catherine couvrait tout de son voile blanc, et rendait la marche difficile, glissante et dangereuse lorsque nous avions entre les mains, un des grands plats, où la *tire* refroidissant lentement, était encore liquéfiée. Nous avions fini ; j'étais presque

rendu avec mon dernier plat, et un soupir de satisfaction allait m'échapper, car sans accident, je m'étais acquitté de ma part dans cette affaire, quand le pied me glissa, je tombai assis à terre, et le plat renversa sur moi. Mon pantalon en fut tout plein. Napoléon et Albert qui n'étaient qu'à quelques pas de moi, se retournèrent immédiatement de mon côté, en entendant les invectives que je m'adressais à mi-voix. Ils m'aiderent à me relever et à me débarrasser de la *tire* qui me brûlait et dont mon pantalon était couvert.

Je ne pouvais plus rentrer à l'hôtel ainsi. Je ne pouvais non plus me retirer (sans calembour), sous le prétexte d'une indisposition. Si notre tour était découvert, l'on aurait eu certainement des soupçons sur moi. Que faire ?

— Nous pourrions aller chez toi, me dit Napoléon. Tu pourrais mettre un autre pantalon comme celui-ci, et, revenant aussitôt que possible, notre absence ne serait peut-être pas remarquée. Seulement, nous n'avons pas de temps à perdre.

Heureusement, nous trouvâmes un cocher devant l'hôtel, qui nous mena au pas d'abord, jusqu'à la rue Saint Patrice, afin de ne pas attirer l'attention de personne par notre allure trop rapide, puis, tournant cette rue, la voiture la descendit à toute vitesse, remonta la rue Cumberland jusqu'à la rue Rideau et, tournant à gauche, nous arrivâmes chez mon père peu après.

Vingt minutes ne s'étaient pas écoulées que nous rentrions à l'hôtel, aussi calmes en apparence que si rien n'eût été.

Il y eut beaucoup d'excitation quand on s'aperçut que *tire* et plats avaient disparu. Mais enfin on les retrouva. Albert et Napoléon se prodiguaient dans les recherches, mais ils ne donnaient jamais sur la bonne piste.

La fête touchait à sa fin, lorsqu'un des garçons de l'établissement vint annoncer à Albert que leurs chevaux, soudain effrayés, avaient pris le mors aux dents, et que la voiture était brisée. On avait pu s'emparer des chevaux au haut de la rue Sussex, près de la rue Rideau. Mon père, m'ayant laissé une demie-heure plus tôt, j'étais en mesure d'offrir à mon ami notre voiture, qu'il accepta pour sa mère et sa sœur. J'eus de cette dernière un *merci* et un regard qui me comblèrent de joie. On voulut me faire prendre place dans la voiture, mais je ne pouvais accepter. Je préférais, d'ailleurs m'en retourner à pied.

En m'en allant, en communion avec mes pensées, je me disais : " Enfin, ma première soirée est passée. A présent, je puis respirer à mon aise, je l'ai bien mérité."

Si l'on m'eût dit alors que je n'étais pas au bout de mes peines, je ne l'aurais pas cru, mais il devait m'arriver une autre scène émouvante avant de rentrer chez moi. En songeant aux différentes émotions éprouvées, mes pensées s'arrêtèrent avec ivresse sur un certain point. J'étais arrivé sur la rue Rideau, près de chez moi. Ma cigarette s'étant éteinte, je ne pensais plus à fumer, je rêvais. . . . je rêvais à de tendres choses. . . . Près de l'hôtel tenu par M. Laporte, un bruit de chaînes traînant sur le trottoir me réveilla. Adieu ! beaux rêves ! Adieu ! papillons dorés, qui m'aviez ravi par vos brillantes couleurs.

Le bruit de chaînes venait à moi. Je m'arrêtai et je cherchai dans les ténèbres de la nuit à distinguer à quelle sorte de chien j'avais affaire, car c'était sans doute un quadrupède de cet espèce qui venait m'attaquer. Ce devait être un chien dangereux, puisque l'on avait dû le tenir enchaîné. J'entendis alors un grognement sourd. Diable ! ce n'est pas d'un chien cela ? Encore deux pas, et je vois se dresser devant moi. . . un ours ! Je ne pris pas le temps de lui demander d'où il venait et ce qu'il voulait. Je lui brûlai la politesse, et je me sauvai. Maître Martin ne voulut pas me laisser partir ainsi. Il courut après moi. J'en entendais le bruit que faisait sa chaîne frappant ici et là sur le pavé dans sa course furibonde à ma poursuite.

J'arrivais chez moi ; encore une dizaine de mètres et j'étais à la porte de la maison.

A ce moment je donnai du pied contre une pierre ; je tombai et je me fis bien mal au genou droit, dans ma chute. L'ours arrivait du même train rapide, une minute et il serait sur moi. Je tentai de me relever, mais ma jambe blessée m'ar-

racha une exclamation de douleur. J'allais appeler au secours, quand une masse noire bondit près de moi. C'était mon brave Carlos, mon Terreneuve. Va ! lui dis-je, le poussant vers l'ours qui n'était plus qu'à dix pas, et je me traînai vers le perron de notre demeure. Carlos arrêta l'ours si bien que je pus lui échapper. Dans la maison je me laissai choir sur une chaise qu'il y avait près de la porte.

Mon jeune frère attiré par les aboiements de Carlos, descendait pour en savoir la cause. En cinq mots je la lui dis. Il courut à la salle à manger, décrocha un pistolet d'une panoplie, et revint tout de suite, mais l'ours était parti, notre chien restait maître du terrain. Il avait eu l'avantage sur son adversaire qui était muselé et ne pouvait se défendre des crocs terribles de Carlos.

Cet ours appartenait à des saltimbanques de passage à By-Town.

Comme vous le voyez, ma première soirée a été tellement accidentée que j'en ai toujours gardé un vivant souvenir.

Regis Roy

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Beignets de pommes.—Après avoir pelé et coupé par tranches des pommes de bonnes qualité, les faire macérer pendant deux heures dans de l'eau-de-vie, en y ajoutant du sucre et de la cannelle en poudre. Au bout de ce temps, les égoutter, les tremper dans de la pâte et les frire avec une friture qui ne soit pas trop chaude, afin que les pâte prenne une couleur trop foncée ; lorsque les beignets sont cuits et retirés, les saupoudrer de beau sucre et servir.

On fait de même des beignet de poires, d'oranges, des pêches, d'abricots, de brugnons, etc ; seulement on coupe en deux les pêches, les abricots et les brugnons. On peut encore faire des beignets sans pâte ; il suffit pour cela de bien saupoudrer les fruits de farine, les préparations préliminaires des fruits restant les mêmes.

Dinde à la daube. (Entrée.)—Plumez, videz une vieille dinde, et trousses-lui les pattes dans le corps ; faites la refaire sur la braise : lardez-la de gros lardons bien assaisonnés, et enveloppez-la dans une étamine que vous coudez ; posez-la dans une marmite juste à sa grosseur ; mettez y des débris de veau, quelques tranches de jambons, si vous en avez, et même un jarret de veau ; mouillez avec une chopine de vin blanc ou un verre d'eau-de-vie, du bouillon, et ajoutez y racines, oignons, un bouquet garni, sel, poivre, ail et laurier ; faites la cuire à petit feu, et retournez la ; quand elle sera cuite, passez le bouillon au tamis ; et le faites réduire en glace que vous mettez refroidir ; étendez la sur votre dinde ; si vous en avez de reste, mettez la dans le corps ; dressez cette dinde dans un plat, sur une serviette garnie de persil vert. On peut aussi la servir chaude une partie de son fond réduit à consistance de sauce.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Remède contre les engelures.—Le céleri est un excellent remède contre les engelures. On fait bouillir les épluchures de céleri dans de l'eau. Quand elles sont cuites on les retire du feu et on laisse un peu diminuer la température. Il faut que la chaleur de l'eau puisse être supportée par la main. Les engelures y sont trempées pendant dix minutes. On les éponge ensuite et on les maintient à la chaleur—à l'abri de l'air. L'immersion est renouvelée ainsi deux fois par jour, après que l'on a réchauffé l'eau. Celle-ci peut servir de quatre à six jours.

L'EXPLOSION A LA CHAMBRE

(Voir gravure)

Nous n'avons point à raconter ici les faits qui sont, aujourd'hui encore, l'objet de toutes les conversations et de toutes les préoccupations.

Chacun a lu dans *La Presse* les détails de l'horrible attentat commis à la Chambre. Notre dessin conservera le souvenir de cette action odieuse, et aussi du courage des représentants de la nation qui, sur la haute et fière observation de leur président, ont continué de délibérer, tandis que le sang coulait, tandis qu'on pansait les blessés, avant même que se fût dissipé le nuage de fumée qui obscurcissait la salle.

A côté de la lâcheté des criminels, une semblable action est bonne à constater.

NOTES ET FAITS

Caractère, mœurs, usages et coutumes des différents peuples

Les *Orénoques*, ou habitants de la Colombie, qui n'ont pu être civilisés, vivent en peuplades ; ils sont cruels et féroces. Il en est de même des *Chiliens*, qui habitent les Cordillères.

Les *Brésiliens*, qui n'ont pu être amenés à la civilisation, sont très cruels : ils dévorent avec une brutale férocité les étrangers qu'ils peuvent rencontrer. La nation des *Tapayas* est la plus redoutable de toutes.

Les *Indiens* retirés dans l'intérieur de la Guyane vivent de chasse ; ils sont sauvages, vindicatifs.

Les *Péruviens* sont bien faits et robustes.

Les *Patagons* sont très grands, vivent de pêche et de chasse ; ils ont le teint bronzé ; ils adorent les astres. Les habitants de la Terre de Feu sont petits, stupides, laids et fort ignorants.

Océanie.—Le grand *Archipel Indien* est habité en partie par des *Malais* ; ils sont courageux, mais cruels ; ont le teint olivâtre, et sont mahométans

* * * *

Pour des prunes

Voici, d'après un journal parisien, quelle serait la source généralement ignorée de ce dicton que tant de bouches répètent : *Pour des prunes*.

La reine Claude est certainement la fine fleur des prunes, la plus délicate et la plus odorante. Elle trône en souveraine dans les corbeilles aristocratiques et on lui prodigue les honneurs du bocal.

L'Orient est son berceau, et elle remonte aux croisades. C'est, en effet, lors de la première croisade que des chevaliers français rapportèrent de Palestine des pruniers qu'ils offrirent à la reine Claude.

La reine les fit planter dans ses jardins du palais de Tournelles et en surveilla elle-même la précieuse culture. Ces arbres exotiques produisirent des fruits parfumés et savoureux, auxquels on donna le nom de "reine-Claude." Il paraît qu'il arrivait assez souvent pendant la nuit qu'on volât ces prunes exquis.

Un jeune et pauvre écolier ayant été pris en flagrant délit, on s'empêcha de faire un exemple en le pendant en face des pruniers qu'il avait dévalisés.

Mais voici que, quelques jours après, un odieux vagabond mit la main sur les diamants de la couronne et, comme le malheureux écolier, il est condamné à la potence.

Arrivé au pied du gibet, se drapant dans sa gueniserie, avec un cynisme gouaillieur, le voleur dit à la foule :

—Au moins, moi, si je suis pendu "ce n'est pas pour des prunes !"

Telle est l'origine de ce dicton populaire.

En déclarant qu'on a fait ou mérité une chose, et que "ce n'est pas pour des prunes," on affirme avoir agi pour un motif sérieux qui en vaut la peine.

* * * *

Deux légendes

Un savant de nous ne savons plus quelle Uni-

versité allemande vient de publier une énorme et pesante brochure dans le but de prouver que le premier homme, notre père Adam, était nègre !

Cette théorie de couleur n'est point nouvelle : Adam, Eve, Abel et Cain, racontent les nègres du Soudan, étaient du plus beau noir. Mais voici que, dans un moment de vivacité, Cain tue Abel. Aussitôt apparaît le Seigneur qui, justement indigné, s'écrie avec colère : "Cain ! qu'as-tu fait de ton frère ?" A ces mots, Cain épouvanté se met à pâlir, si bien que sa peau blémillante devient tout à coup livide, puis toute blanche, teinte indélébile et vengeresse que le fratricide a transmise comme un stigmate ineffaçable à tous ses descendants.

C'est la légende de "l'homme blanc" exécré des nègres. Passons à la légende de l'homme lui-même.

Un jour, Dieu se promenait avec l'ange Gabriel dans les forêts immenses et désertes de la Thuringe.

—Ce paysage, observe l'ange Gabriel, manque de gaieté et de mouvement. Vous devriez bien, Seigneur, créer dans ces solitudes un homme qui certainement vous témoignera sa reconnaissance en vous adorant.

—Ton idée est fort juste, réplique le bon Dieu, avec un sourire légèrement ironique.

Le Seigneur aussitôt pousse du pied une pomme de pin qui se métamorphose immédiatement en un homme d'une magnifique taille.

Le regard menaçant et la main levée, il s'avance vivement vers Dieu et d'une voix tremblante de colère :

—Qui es-tu donc, toi, pour me pousser ainsi du pied !

* * * *

Pas de mensonges !

Gascon.—J'ai couru si vite, hier, que par moments je marchais sur mes propres talons !

Marseillais.—Cela n'a rien d'extraordinaire... L'autre jour, ayant appris qu'un de mes amis se trouvait dans le besoin, j'ai couru si vite, en allant lui offrir mes services, que mon ange gardien, incapable de me suivre, me laissa continuer tout seul. Je le trouvais au retour, assis sur une souche et essuyant son front ruisselant de sueur.

Gascon.—Au Canada, il y a parfois plus de six pieds de neige. J'ai vu cela.

Marseillais.—Rien de rare ! J'ai vu un pays où il n'y avait rien que de la neige.

Gascon.—Un jour, en Sibérie, je voulus jouer du cor de chasse : mais il faisait si froid, que les sons gelaient dans l'instrument.

Marseillais.—Il m'est arrivé quelque chose de plus curieux au Spitzberg... Après avoir soufflé pendant plus d'une heure dans mon cor sans pouvoir en tirer le moindre fanfare, j'allai m'asseoir près d'un grand feu que mes camarades entretenaient dans notre cabane sous la glace. Je m'endormis. Tout à coup un bruit formidable me tira de mon sommeil : Les sons emmagasinés dans le cor s'étaient dégelés et l'instrument se vidait, à la colère de mes amis, qui m'envoyèrent à tous les diables.

Gascon.—Le froid peut nous jouer de ces farces-là, mais la chaleur n'en fait pas moins. Au Congo, il faisait si chaud lors de mon dernier voyage, que mes cheveux, de noirs qu'ils étaient, sont devenus roux.

Marseillais.—Au Sénégal, le soleil avait tellement de force qu'il mit le feu à mon chapeau. Cependant je me tenais toujours à l'ombre.

Gascon.—Vous parlez du Sénégal... J'ai un oncle là-bas qui est à la tête d'une maison de commerce si importante, qu'on y use douze gallons d'encre par année et qu'il faut deux hommes pour porter le livre de comptes.

Marseillais.—La belle affaire ! Chez mon oncle on économise douze gallons d'encre par année en ne mettant pas les points sur les i... Et son livre de comptes est si grand, qu'on prend les petits chars pour aller d'une page à l'autre.

Gascon.—Ce cher oncle ! Il possède un navire dont le grand mât est si gros, qu'il faut un quart d'heure à un bon marcheur pour en faire le tour.

Marseillais.—Sur le plus petit navire de mon oncle, le grand mât est si gros, que le champion

des courses de New York, parti l'an dernier pour en faire le tour, n'est pas encore revenu.

Gascon.—Je crois que vous exagérez légèrement.

* * * *

Le diffamateur

Contre la diffamation, il n'y a pas de défense. Elle se fait avec une parole, un signe de tête, un haussement d'épaules, un regard, un sourire.

C'est une peste marchant dans les ténèbres, semant la contagion sur son passage et que le voyageur le plus circonspect ne peut éviter ; c'est la dague du noir assassin qui cherche à atteindre le cœur ; c'est la flèche empoisonnée dont les blessures sont innombrables ; c'est le dard mortel du serpent immonde qui promène la mort en faisant de l'innocence sa proie.

L'homme qui s'introduit dans notre maison, ou nous rencontre sur un chemin public et nous vole, nous fait du tort. Il nous arrête sur le chemin de la fortune, nous prive des économies que nous avons gagnées à travailler durement et réduit notre famille à un état de pécuniarité. Mais il nous fait un dommage qui peut être réparé. L'industrie et l'économie peuvent encore nous rendre l'aisance et l'influence.

L'homme qui, au milieu de la nuit, met le feu à notre maison, nous cause du dommage ; il brûle notre toit, notre couche, nos vêtements, notre refuge contre les intempéries de l'air ; mais il nous cause un dommage qui peut être réparé.

Le vent de l'infortune peut sans doute souffler sur nous ses étreintes cruelles, la froide bise d'hiver peut faire grelotter nos membres engourdis, mais la charité nous ouvrira un refuge, nous donnera de la nourriture à manger et des vêtements pour nous vêtir, viendra à temps à notre secours, élèvera un nouveau toit sur les cendres de l'ancien, et nous pourrions nous asseoir de nouveau auprès de notre foyer, et goûter les douceurs de l'amitié et de la vie de famille.

Mais l'homme qui colporte de faux rapports concernant notre caractère, qui dévoile tous les actes de notre vie qui peuvent être représentés à notre désavantage, qui va d'abord à celui-ci, puis à celui-là, leur disant qu'il a beaucoup de soin pour notre réputation, leur enjoint de garder le plus grand secret, et puis ramplit leurs oreilles d'un dit et de rumeurs, et ce qui est pire, les laisse sous l'empire des discours inventés par sa propre imagination—l'homme qui ainsi nous vole notre bon nom,—nous fait un tort que ni l'industrie, ni la charité, ni le temps lui-même ne sauraient réparer.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

Poivreau est rêveur et murmure :

C'est drôle tout de même, quand on coupe son pain, il diminue ; quand on coupe son vin, il augmente.

* *

—Marie, il me semble que depuis que vous êtes ici, mes frisons d'odeur se vident plus rapidement.

—J'espère que madame me saura gré d'avoir adopté son parfum, je craignais de l'incommoder en me servant d'une odeur différente.

* *

En correctionnelle. Un mari dépose contre sa femme. Celle-ci a quitté le domicile conjugal en emportant l'argent et la montre de son mari.

—Une montre excellente, monsieur le président, gémit le pauvre diable, et que ma femme aurait dû prendre pour exemple.

—Comment cela ?

—Elle ne se dérangeait jamais, elle !...

* *

A l'hôpital de X..., le médecin arrive grave et compassé :

—Combien de morts, ce matin ? dit-il à l'infirmier.

—Neuf ! monsieur.

—Diable ! j'avais ordonné dix potions hier, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur, mais il y en a un qui n'a pas voulu prendre la sienne !...



—Je réussirai.... un peu.... beaucoup.... tout à fait.... (Page 22, col. 1).

EN FAMILLE

Par Hector Malot

Mais au lieu de la ruine, la fortune était arrivée petite d'abord, sou à sou, bientôt millions à millions. Rapidement autour de cette mère Gigogne les enfants avaient pullulé. Les aînés mal bâtis, mal habillés, chétifs comme leur mère, ainsi qu'il arrive souvent à ceux qui ont souffert de la misère. Les autres, au contraire, et surtout les plus jeunes, superbes, forts, plus forts qu'il n'est besoin, parés avec des revêtements de décorations polychromes qui n'avaient rien du misérable hourdis de mortier ou d'argile des grands frères usés avant l'âge, semblaient, avec leurs fermes en fer et leurs façades roses ou blanches en briques vernies, défier les fatigues du travail et des années. Alors que les premiers bâtiments se tassaient sur un terrain étroitement mesuré autour de la vieille fabrique, les nouveaux s'étaient lar-

gement espacés dans les prairies environnantes, reliés entre eux par des rails de chemin de fer, des arbres de transmission et tout un roseau de fils électriques, qui couvraient l'usine entière d'un immense filet.

Longtemps elle resta perdue dans le dédale de ses rues, allant des puissantes cheminées, hautes et larges, aux paratonnerres qui hérissaient les toits, aux mâts électriques, aux wagons de chemin de fer, aux dépôts de charbon, tâchant de se représenter par l'imagination ce que pouvait être la vie de cette petite ville morte en ce moment, lorsque tout cela chauffait, fumait, marchait, tournait, ronflait avec ces bruits formidables qu'elle avait entendus dans la plaine Saint-Denis, en quittant Paris.

Puis ses yeux descendant au village, elle vit qu'il avait suivi le même développement que l'usine ; les vieux toits couverts de sedum en fleurs qui

leur faisaient des chappes d'or, s'étaient tassés autour de l'église ; les nouveaux qui gardaient encore la teinte rouge de la tuile sortie depuis peu du four, s'étaient éparpillés dans la vallée au milieu des prairies et des arbres en suivant le cours de la rivière ; mais contrairement à ce qui se voyait dans l'usine, c'étaient les vieilles maisons qui faisaient bonne figure, avec l'apparence de la solidité, et les neuves qui paraissaient misérables, comme si les paysans qui habitaient autrefois le village agricole de Maraucourt étaient alors plus à leur aise que ne l'étaient maintenant les ouvriers de l'industrie.

Parmi ces anciennes maisons, une dominait les autres par son importance, et s'en distinguait encore par le jardin planté de grands arbres qui l'entourait, descendant en deux terrasses garnies d'espaliers jusqu'à la rivière où il aboutissait à un lavoir. Celle-là, elle la reconnut : c'était celle que M. Vulfran occupait en s'établissant à Maraucourt, et qu'il n'avait quittée que pour habiter son château. Que d'heures son père, enfant, avait passées sous ce lavoir, au jour des lessives, et dont il avait gardé le souvenir pour avoir entendu là, dans le caquetage des lavandières, les longs récits des légendes du pays, qu'il avait plus tard racontés à sa fille : la *Fée des tourbières*, l'*Enlèvement des Anglais*, le *Léopard de Hangest*, et dix autres qu'elle se rappelait comme si elle les avait entendus la veille.

Le soleil, en tournant, l'obligea à changer de place, mais elle n'eut que quelques pas à faire pour en trouver une valant celle qu'elle abandonnait, où l'herbe était aussi douce, aussi parfumée, avec une aussi belle vue sur le village et toute la vallée, si bien que, jusqu'au soir, elle put rester-là dans un état de béatitude tel qu'elle n'en avait pas goûté depuis longtemps.

Certainement, elle n'était pas assez imprévoyante pour s'abandonner aux douceurs de son repos, et s'imaginer que c'en était fini de ses épreuves. Parce qu'elle avait assuré le travail, le pain et le coucher, tout n'était pas dit, et ce qui restait à acquérir pour réaliser les espérances de sa mère, paraissait si difficile qu'elle ne pouvait y penser qu'en tremblant ; mais enfin, c'était un si grand résultat que de se trouver dans ce Maraucourt, où elle avait tant de chances contre elle pour n'arriver jamais, qu'elle devait maintenant ne désespérer de rien, si long que fût le temps à attendre, si dures que fussent les luttes à soutenir. Un toit sur la tête, dix sous par jour, n'était-ce pas la fortune pour la misérable fille qui n'avait pour dormir que la grand'routte, et pour manger rien autre chose que l'écorce des bouleaux !

Il lui semblait qu'il serait sage de se tracer un plan de conduite, en arrêtant ce qu'elle devait faire ou ne pas faire, dire ou ne pas dire, au milieu de la vie nouvelle qui allait commencer pour elle dès le lendemain ; mais cela présentait une telle difficulté dans l'ignorance de tout où elle se trouvait, qu'elle comprit bientôt que c'était une tâche de beaucoup au-dessus de ses forces : sa mère, si elle avait pu arriver à Maraucourt, aurait sans doute su ce qui convenait de faire ; mais elle n'avait ni l'expérience, ni l'intelligence, ni la prudence, ni la finesse, ni aucune des qualités de cette pauvre mère, n'étant qu'une enfant, sans personne pour la guider, sans appui, sans conseils.

Cette pensée et plus encore l'évocation de sa mère amenèrent dans ses yeux un flot de larmes ; elle se mit alors à pleurer sans pouvoir se retenir, en répétant le mot que tant de fois elle avait dit depuis son départ du cimetière comme s'il avait le pouvoir magique de la sauver :

— Maman, cher maman !

De fait, ne l'avait-il pas secourue, fortifiée, relevée quand elle s'abandonnait dans l'accablement de la fatigue et du désespoir ? eut-elle soutenu la lutte jusqu'au bout, si elle ne s'était pas répété les dernières paroles de la mourante : " Je te vois... oui, je te vois heureuse ? " N'est-il pas vrai que ceux qui vont mourir, et dont l'âme flotte déjà entre la terre et le ciel, savent bien des choses mystérieuses qui ne se révèlent pas aux vivants ?

Cette crise, au lieu de l'affaiblir, lui fit du bien, et elle en sortit le cœur plus fort d'espoir, exalté de confiance, s'imaginant que la brise, qui de temps en temps passait dans l'air du soir, apportait une caresse de sa mère sur ses joues mouillées, et lui soufflait ses dernières paroles : " Je te vois heureuse. "

Et pourquoi non ? pourquoi sa mère ne serait-elle pas près d'elle, en ce moment penchée sur elle comme son ange gardien !

Alors l'idée lui vint de s'entretenir avec elle et de lui demander de répéter le pronostic qu'elle lui avait fait à Paris. Mais quel que fût son état d'exaltation elle n'imaginait pas qu'elle pouvait lui parler comme à une vivante, avec nos mots ordinaires, pas plus qu'elle n'imagina que sa mère pouvait répondre avec ces mêmes mots, puisque les ombres ne parlent pas comme les vivants, bien qu'elles parlent, cela est certain, pour qui sait comprendre leur mystérieux langage.

Assez longtemps elle resta absorbée dans sa recherche, penchée sur cet insondable inconnu qui l'attirait en la troublant jusqu'à l'affoler ; puis machinalement ses yeux s'attachèrent sur un groupe de grandes marguerites qui dominaient de leurs larges corolles blanches l'herbe de la lisère dans laquelle elle était couchée, et alors, se levant vivement, elle alla en cueillir quelques-unes, qu'elle prit en fermant les yeux pour ne pas les choisir.

Cela fait, elle revint à sa place et s'assit avec un recueillement grave ; puis, d'une main que l'émotion rendait tremblante, elle commença à effeuiller une corolle :

— Je réussirai, un peu, beaucoup, tout à fait, pas du tout ; je réussirai, un peu, beaucoup, tout à fait, pas du tout. "

Et ainsi de suite, scrupuleusement jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus que quelques pétales.

Combien ? Elle ne voulut pas les compter, car leur chiffre eût dit leur réponse ; mais vivement, quoique son cœur fût terriblement serré, elle les effeuilla.

— Je réussirai... un peu... beaucoup... tout à fait.

En même temps, un souffle tiède lui passa dans les cheveux et sur les

lèvres : la réponse de sa mère, dans un baiser, le plus tendre qu'elle lui eût donné.

XIV

Enfin, elle se décida à quitter sa place ; la nuit tombait, et déjà dans l'étroite vallée comme plus loin dans celle de la Somme, montaient des vapeurs blanches qui flottaient légères autour des cimes confuses des grands arbres ; de petites lumières piquaient çà et là l'obscurité, s'allumant derrière les vitres des maisons, et des rumeurs vagues passaient dans l'air tranquille mêlées à des bribes de chansons.

Elle était assez aguerrie pour n'avoir pas peur de s'attarder dans un bois ou sur la grand'routte ; mais, à quoi bon ! Elle possédait maintenant ce qui lui avait si misérablement manqué ; un toit et un lit ; d'ailleurs, puisqu'elle devait se lever le lendemain tôt pour aller au travail, mieux valait se coucher de bonne heure.

Quand elle entra dans le village, elle vit que les rumeurs et les chants qu'elle avait entendus partaient des cabarets aussi pleins de buveurs attablés que lorsqu'elle était arrivée, et d'où s'exhalaient par les portes ouvertes des odeurs de café, d'alcool chauffé et de tabac qui emplissaient la rue comme si elle eût été un vaste estaminet. Et toujours ces cabarets se succédaient, sans interruption porte à porte quelquefois, si bien que sur trois maisons il y en avait au moins une qu'occupait un débit de boissons. Dans ses voyages sur les grands chemins et par tous les pays, elle avait passé devant bien des assemblées de buveurs, mais nulle part elle n'avait entendu un tapage de paroles, claires et criardes, comme celui qui sortait confusément de ces salles basses.

En arrivant à la cour de la mère Françoise, elle aperçut, à la table où elle l'avait déjà vu, Bedit qui lisait toujours, une chandelle entourée d'un morceau de journal, pour protéger sa flamme, posée devant lui sur la table, et autour de laquelle des papillons de nuit et des moustiques voltigeaient, sans qu'il parût en prendre souci, absorbé dans sa lecture.

Cependant, quand elle passa près de lui, il leva la tête et la reconnut ; alors, pour le plaisir de parler sa langue, il lui dit :

— A good night's rest to you.

A quoi elle répondit :

— Good evening, sir.

— Où avez-vous été ? continua-t-il en anglais.

— Me promener dans les bois, répondit-elle, en se servant de la même langue.

— Toute seule ?

— Toute seule, je ne connais personne à Maraucourt.

— Alors pourquoi n'êtes-vous pas restée à lire ; il n'y a rien de meilleur, le dimanche, que la lecture.

— Je n'ai pas de livres.

— Etes-vous catholique ?

— Oui, monsieur.

— Je vous en prêterai tout de même quelques uns : *farewell*.

— Good bye, sir.

Sur le seuil de la maison, Rosalie était assise, adossée au chambranle, se reposant à respirer le frais.

— Voulez-vous vous coucher ? dit elle.

— Je voudrais bien.

— Je vas vous conduire, mais avant il faut vous entendre avec mère Françoise ; entrons dans le débit.

L'affaire, ayant été arrangée entre la grand'mère et sa petite-fille, fut vivement réglée par le paiement de vingt-huit sous que Perrine allorgea sur le comptoir, plus deux sous pour l'éclairage pendant la semaine.

— Pour lors vous voulez vous établir dans notre pays, ma petite ? dit mère Françoise d'un air placide et bienveillant.

— Si c'est possible.

— Ça sera possible si vous voulez travailler.

— Je ne demande que cela.

— Eh bien ça ira ; vous ne resterez pas toujours à cinquante centimes, vous arriverez à un franc, même à deux ; si plus tard, vous épousez un bon ouvrier qui en gagne trois, ça vous fera cent sous par jour ; avec ça on est riche... quand on ne boit pas ; seulement il faut ne pas boire. C'est bien heureux que M. Vulfran ait donné du travail au pays ; c'est vrai qu'il y a la terre, mais la terre ne peut pas nourrir tous ceux qui lui demandent à manger.

Pendant que la vieille nourrice débitait cette leçon avec l'importance et l'autorité d'une femme habituée à ce qu'on respecte sa parole, Rosalie atteignait un paquet de linge dans une armoire, et Perrine qui, tout en écoutant, la suivait de l'œil, remarquait que les draps qu'on lui préparait étaient en grosse toile d'emballage jaune ; mais depuis si longtemps elle ne couchait plus dans des draps qu'elle devait encore s'estimer heureuse d'avoir ceux-là, si durs qu'ils fussent. La Rouquerie qui, durant ses voyages, ne faisait jamais la dépense d'un lit, n'avait même pas eu l'idée de lui offrir ce plaisir, et longtemps avant leur arrivée en France, les draps de la roulotte, excepté ceux qui servaient à la mère, avaient été vendus ou s'étaient en allés en lambeaux.

Elle prit la moitié du paquet et suivant Rosalie, elle traversèrent la cour où une vingtaine d'ouvriers, hommes femmes, enfants, étaient assis sur des billots de bois, des blocs de pierre, attendant l'heure du coucher en causant et en fumant. Comment tout ce monde pouvait-il loger dans la vieille maison qui n'était pas grande ?

LES MANGEURS DE FEU

Quatrième Partie

L'IDEE DE JOHN GILPING

Il comprit, au nombre de ses ennemis, que continuer la lutte serait folie pure, et, s'adressant à Gilping qui considérait cette scène avec une curiosité indifférente, tout en maugréant contre les indigènes qui étaient venus le troubler si malencontreusement dans ses fonctions gastronomiques :

—Woangow, lui dit-il, prenez votre carabine, faites un saut dans le bosquet de myalls qui est derrière vous, puis descendez la berge de la rivière et suivez le cours du Swan-River de toute la vitesse dont vous tenez à ne pas vous faire attacher au poteau du supplice... Moi, je vais me jeter sous bois pour faire diversion, et pendant qu'on me poursuivra, vous pourrez vous échapper. Je vous rejoindrai dès que j'aurai attiré ces lâches Ngotaks sur ma piste... Hâtez-vous, Woangow ! hâtez-vous ! Dans un instant, il ne sera plus temps.

Comme il finissait ces mots, l'Aigle-Noir s'élança droit devant lui dans le Buisson...

—Merci, mon brave Willigo ! merci, lui criait Gilping ; mais vos petites affaires ne me regardent pas, moi. Si vous avez un compte à régler avec ces affreux moricauds, eh bien, débattrez cela en famille ; mais ne me mêlez pas à vos histoires dont je n'ai que faire.

Mais Willigo ne s'était pas arrêté à l'écouter. Gilping n'avait pas prononcé dix paroles que le chef nagarnook avait déjà disparu.

Une clameur épouvantable avait répondu à cet acte audacieux, et une cinquantaine de Ngotaks, se détachant du groupe, se précipitèrent sur les traces du guerrier nagarnook.

—Cela promet une belle course ! dit Gilping, qui continuait à regarder cette scène en amateur, personne n'a manqué son départ ; mais je vous demande un peu pourquoi ce brave Willigo voulait-il me faire courir, le ventre creux ? Je suis Anglais, que diable ! et les indigènes se garderaient bien de molester un sujet britannique... Mais je ne vois pas pourquoi je ne continuerais point à déjeuner.

Tout en poursuivant son étrange soliloque, Gilping s'assit sans façon et étendit de nouveau sa main droite pour prendre le homard... Mais aussitôt les épouvantables hurlements recommencèrent de plus belle.

—Vous y tenez, fit Gilping, soit ! cela ne me gêne pas autrement. Et il attaqua bravement son crustacé.

Mais au même moment les Ngotaks se mirent à sauter par-dessus les buissons, avec un entrain égal.

Après le chant, la danse, murmura le prédicant, c'est complet !

Il n'eut pas le temps d'en dire plus long, les indigènes étaient sur lui. En moins de rien, il fut empoigné, couché sur le ventre, on lui ficela proprement les mains par derrière, puis on le releva, et à l'aide d'un nœud coulant passé au cou ou l'attacha à un arbre, de façon qu'au moindre mouvement il risquait de s'étrangler lui-même.

Il avait commencé par se débattre en criant :

Arrêtez, misérables, je suis citoyen anglais, et vous payerez cher votre audacieuse agression.

Mais voyant que les indigènes étaient restés absolument insensibles à ses protestations, il résolut d'aggraver leur tort par la dignité de son maintien.

Il demanda alors à parler au chef, et tout naturellement ne reçut pas de réponse.

—Bon ! fit-il, voilà maintenant qu'ils font semblant de ne pas comprendre l'anglais...

Cependant le malheureux Gilping faillit oublier toute prudence : les Ngotaks s'étaient approchés du festin improvisé, ils se passaient et repassaient les victuailles sous le nez, avec mille grimaces de satisfaction, un d'eux se hasarda à goûter au rosbeef, et poussant un petit grognement de satisfaction, avala le tout en deux bouchées ; ses camarades l'imitèrent, et en un instant il ne resta plus rien du lunch somptueux que le brave prédicant s'était préparé ; puis, ce fut le tour des liquides, la bière parut leur plaire médiocrement, mais le brandy réunit tous les suffrages. Quand il n'y eut plus rien ils se mirent à danser, en se frottant l'estomac pour témoigner de leur contentement.

Mis en goût par les délicieuses choses qu'ils venaient de manger, les Ngotaks coururent au wagon dans la pensée d'en trouver de semblables. La première caisse qu'ils défoncèrent contenait des préparations zoologiques ; elle était pleine de serpents et de lézards, merveilleusement empaillés, qui tombèrent en tas sur le sol. Les indigènes, à cette vue, poussèrent des cris affreux, et croyant à une œuvre de sorcellerie et de magie, s'éloignèrent avec effroi du wagon. Cet événement devait sauver non seulement la collection, mais encore une énorme quantité de munitons et d'approvisionnements de toute espèce.

Furieux d'être ainsi joués, les sauvages se rapprochèrent de Gilping avec des gestes menaçants.

—Attachez-le au poteau du supplice, fit le chef de la bande ; nous verrons comment un blanc sait mourir.

Mille cris suivis d'affreuses gambades accueillirent ces paroles, et Gilping fut immédiatement lié au tronc d'un arbre.

Tu vas mourir, lui dit le chef dans sa langue.

—Comprends pas, répondit Gilping ; allons ! assez de plaisanteries comme cela et parlons anglais, je ne demande pas mieux que de m'entendre à l'amiable.

—Chante ta chanson de mort, continua le chef. Et en parlant ainsi, il avait fait un geste de la main.

Gilping crut que l'indigène lui montrait sa clarinette, qu'il portait, selon son habitude, pendue à son cou dans son fourreau de cuir.

—Ah ! tu veux que je te joue un petit air, mon gaillard ; pas dégoûté, vraiment ! Allons ! je suis bon prince, délie-moi les mains et je m'exécute.

Et en disant cela il agitait les bras pour bien constater son impuissance.

Le chef crut qu'il ne voulait point chanter s'il n'avait pas les mains libres. On ne refuse rien à un guerrier qui va mourir, excepté de le détacher du poteau. D'un coup de son couteau en silex, il trancha les liens.

Gilping poussa un soupir de satisfaction.

—Je ne suis pas encore bien à mon aise, dit-il ; mais c'est toujours cela. Je vais vous jouer un petit air, et vous me rendrez la liberté, n'est-ce pas ?

Le chef eut un mouvement de tête qui signifiait :

—Nous attendons.

Gilping prit la chose pour une acceptation, et saisissant sa clarinette, débuta par une prélude vif et animé, qu'il fit suivre de brillantes variations sur la valse de *Robin des bois*.

Dès les premières notes, la scène changea avec la vitesse d'un décor à vue. C'était la première fois que les indigènes entendaient pareille musique, les artistes de leur tribu s'étant jusqu'à ce jour bornés à frapper en cadence deux cailloux l'un contre l'autre. Ce fut d'abord un ravissement inénarrable ; accroupis en rond autour de l'arbre, les Ngotaks se mirent à dodeliner de la tête en fermant les yeux, se laissant bercer par les flots d'harmonie que Gilping versait dans leurs oreilles. Quand les sons prirent le mouvement rapide et cadencé de la valse, ils se levèrent d'un bond et se mirent à danser, en poussant de sauvages hurlements, à faire frémir les plus braves.

Tout à coup l'un d'eux, comme illuminé d'une idée subite, s'écria :

—Koboug poppa ! koboug poppa !

—Kobourg poppa ! répétèrent les autres en chœur ; et ils se précipitèrent aux pieds de Gilping, en se frottant le nez l'un près l'autre sur le cuir de ses souliers. Cela signifiait : c'est un kobourg blanc, c'est-à-dire un esprit familier.

Gilping était sauvé. Les naïfs indigènes le prenaient pour l'Esprit protecteur de la tribu des Ngotaks, descendu exprès de la lune pour venir faire le bonheur de ses enfants noirs.

On le détacha immédiatement, avec toutes les marques du plus profond respect.

Gilping, qui n'y comprenait rien tout d'abord, s'imagina qu'on venait seulement de reconnaître sa qualité d'Anglais.

—Bien ! mes amis, bien ! leur dit-il ; une erreur est excusable, veuillez laissez mes bottes tranquilles maintenant, mes amis, laissez-moi vous souhaiter le bonjour. Ah ! cependant, vous seriez on ne peut plus aimables si vous vouliez bien m'accompagner jusqu'au run du fermier Kirby, je ne connais pas le chemin et vous me rendriez un signalé service.

Et pendant que leur koroug parlait, les Ngotaks souriaient avec béatitude, se disant entre eux : "Voilà le langage que nos ancêtres parlent dans la lune."

Et de fait, ils s'imaginaient naïvement que l'honnête prédicant était tombé de cet astre pendant la nuit, et que Willigo s'en était emparé au profit des Nagarnopks. Quel triomphe pour eux que de ramener dans leurs grands villages un véritable koboug ! C'était bien à leur intention qu'il avait quitté le pays lunaire, il n'avait rien de Nagarnock dans le type ; plusieurs même, parmi les vieillards, se vantaient de le reconnaître. C'était, à n'en pas douter, le vieux chef Kattwagong, revenu exprès pour faire leur bonheur, après en avoir appris le secret sur la terre des ancêtres.

—C'est curieux comme les gaillards sont changés, se disait notre brave prédicant ; je les aime mieux comme cela, ils auront craint de soulever une question diplomatique avec l'Angleterre et d'être désavoués par leur gouvernement.

—Eh bien ! mes amis, leur dit-il à haute voix, vous allez, maintenant que vous êtes revenus à d'autres sentiments, me laisser déjeuner tranquille, car vous ne vous doutez pas que je suis à jeun, et vous ne renouvellez pas la farce de tout à l'heure. Puis, vous m'accompagnerez jusqu'au run du squatter Kirby, dont le chemin m'est inconnu, et nous nous quitterons dans les meilleures termes ; je vous promets même de ne pas faire de rapport sur l'incident du matin.

A tout ce que disait leur kobough, les Ngotaks répondaient en souriant et en se frottant le nez avec la paume de la main, ce qui est chez eux un signe suprême de satisfaction.

Gilping put donc installer sur l'herbe une seconde édition de son déjeu-

ner, moins le chéster de Blackwell & Cross pour l'exportation, qui se bonifiait en vieillissant ;—il ne lui restait que les six livres que les Ngotaks lui avaient dévorés.

Son déjeuner terminé dans les meilleures conditions—car il avait au dessert régala ses nouveaux amis du *Rule Britannia*, qu'il avait chanté et *bi-sé* ensuite sur la clarinette—Gilping se hasa tant bien que mal, cahin, cahà, sur le dos de l'estimable Pacific et *go head*, en route pour le run du fermier Kirby !

Ce fut le dernier cri qu'il poussa, un sommeil réparateur étant venu appesantir ses paupières ; deux Ngotaks s'étaient placés de chaque côté de Pacific, pour le soutenir, et, doucement bercé par l'allure paisible de sa monture, il ne tardait pas à rêver.

Lorsqu'il s'éveilla, il n'était pas au run du fermier Kirby, mais sur la place principale des grands villages ngotaks, accueilli avec enthousiasme par la population tout entière, reconnu officiellement comme le kobong de la tribu ; il prit assez bien son mal en patience et profita de son influence pour enrichir ses collections, y employant tous les guerriers, à qui la paix avait fait des loisirs.

Cette situation durait depuis près d'une année, lorsque la décision du conseil des anciens de tatouer leur kobourg, afin qu'aucune autre tribu ne pût le leur enlever, vint le décider à réclamer énergiquement le secours de ses amis de France Station.

d'explorer les environs et de voir par quel côté ils pourraient tenter un coup de main.

L'indigène eut vite franchi la distance, et comme il était jeune et vigoureux, ce ne fut qu'un jeu pour lui de grimper au sommet de la palissade, dans la partie opposée à celle que gardaient les Ngotaks. A peine sa tête eut-elle dépassé la crête dentelée des madriers, qu'il aperçut Gilping accroupi de l'autre côté du fossé, tenant dans ses mains la longe de Pacific, qui broutait à quelques pas de lui ; le brave prédicant, qui connaissait le courage et la décision de ses amis, avait quitté sa case sans bruit et était venu les attendre vers le seul point vulnérable de la clôture, en raison de l'éloignement des gardiens.

Après s'être fait reconnaître, le Nirbass était revenu en toute hâte prévenir la petite troupe, qui l'attendait avec une légère impatience, et on s'était mis à l'ouvrage. Le travail par lui-même ne présentait aucune difficulté, car les Ngotaks ne possédant ni clous, ni chevilles, avaient simplement réuni les madriers par des lianes qu'il était facile de couper, mais il fallait l'accomplir sans bruit. Cinq à six pieds de bois enlevés avec prudence suffirent pour ouvrir un passage suffisant, et on ne fut qu'à les coucher sur un fossé pour obtenir un pont qui donna immédiatement passage à Gilping et à son vieil ami.

Le temps n'était pas aux effusions et aux remerciements : le fugitif enfourcha Pacific, ses libérateurs respirèrent leurs mustangs ; après une heure



Une dizaine de guerriers avaient déjà mordu la poussière.—Page 122, col. 2.



Deux Ngotaks s'étaient placés de chaque côté de Pacific.—Page 124, col. 1

L'aventure, qui pouvait tourner au tragique, se dénoua au contraire dans les conditions les plus simples. Partis à trois heures du matin de l'habitation sur leurs rapides mustangs, Olivier et ses amis arrivaient en vue des grands villages ngotaks, plus d'une heure avant le lever du soleil.

Tout le monde dormait dans les kraals ; les gardiens de Gilping-Koboug, enroulés dans des peaux de kangourous, étaient couchés devant la porte qui donnait accès dans l'enceinte sacrée où était située la maison de l'Esprit protecteur de la tribu, se fiant avec raison sur la profondeur du fossé et la hauteur des palissades pour que Gilping ne pût s'enfuir par une autre voie.

Ce dernier, en effet, qui jouissait déjà d'une majestueuse ampleur au moment de son arrivée chez les Ngotaks, avait mis singulièrement ses loisirs à profit pendant les dix mois qui avaient suivi ; l'accroissement pris par son enveloppe extérieure ne l'avait guère préparé au tour de force qu'il eût fallu accomplir pour sauter le fossé et faire l'ascension des palissades qui entravaient sa résidence de Gilping Square ; aussi les sentinelles ngotaks reposaient-elles tranquilles, se bornant à garder l'entrée principale.

Cependant cette nuit là, Gilping veillait ; il avait calculé le temps qu'il fallait au Nirbass pour porter sa lettre à ses amis, et celui que ces derniers mettraient à se rendre à son appel, et il comptait bien les voir arriver avant le jour.

Pour ne pas éveiller l'attention des indigènes, Olivier et ses amis avaient attaché leurs montures dans un bosquet, à une certaine distance des grands villages. En voyant le calme absolu qui régnait autour d'eux, ils conçurent la pensée d'un enlèvement nocturne, de cette façon ils évitaient soit de négocier avec les indigènes la liberté de leur ami, soit d'agir par les armes. Ils partirent donc à pied, guidés par le messager.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une portée de fusil de l'espèce de blockhaus où était enfermé Gilping, ils expédièrent le Nirbass en avant, avec ordre

de course environ, on rencontra la troupe de Collins, qui fut enchantée de n'avoir pas à aller plus loin, et à l'heure habituelle du premier déjeuner, tout le monde se trouvait réuni dans la salle à manger de l'habitation, avec un convive de plus : John Gilping, equire, ou lord Woangow, ainsi qu'Olivier présenta le nouveau venu à Jonathan Spiers.

Il fit une rentrée solennelle dans le monde civilisé et fonctionna si bien, que quatre hommes furent obligés de l'emporter sur son lit.

A l'issue du repas, Olivier s'approcha du capitaine Rouge.

—Mon cher hôte, lui dit-il, êtes-vous disposé maintenant à m'accorder quelques minutes d'entretien ?

—J'allais vous adresser la même demande, répondit Jonathan Spiers.

Ce que j'ai à vous dire est de la plus haute gravité, continua le comte ; ma vie, mon bonheur sont en ce moment menacés par d'insaisissables ennemis, et je compte sur le souvenir que vous avez gardé du passé pour vous trouver au nombre de mes défenseurs.

—J'ignore les motifs de haine que l'on peut avoir contre vous ; mais à part cela, je sais tout, monsieur le comte, répliqua Jonathan.

—Vous savez tout...

—Oui ! et même ce que vous ignorez, le nom de vos ennemis, leurs projets, leurs moyens d'action... et ce qui doit nous unir, corps et âme, pour la lutte suprême qui va s'engager, c'est que ces ennemis sont les mêmes que ceux qui me poursuivent aujourd'hui.

LOUIS JACOBSON.

CHOSSES ET AUTRES

—La première émission de papier monnaie d'état a été faite par le fameux John Law en France. Cette émission était de \$120,000,000.

GOUDRON LIQUEUR HYGIÉNIQUE, ANTI-ÉPIDÉMIQUE, PRÉSERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l'estomac et de la vessie. Exiger l'adresse 19, r. Jacob, Paris.

GUYOT —L'observation scientifique démontre que les mers environnant les côtes de la Grand Bretagne ne sont plus fréquentées par le poisson.

PILULES APPROUVÉES PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE l'Anémie, la Chlorose, ou pâles couleurs, l'Épuisement des forces. LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHACUNE EST ÉCRIT LE NOM VALLET. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES

VALLET —Un morceau d'acier de la valeur d'un dollar en vaut 25,000 quand il a été converti en ressorts de montres.

QUINUM LABARRAQUE VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

—On cultive le camphre à Hiogo, Japon. Environ un quart de la récolte est envoyé aux États-Unis, et presque tout le reste en Angleterre.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

J. EMILE VANIER (Ancien élève de l'École Polytechnique) INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR 107, rue St-Jacques, Royal Building Montréal

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN
24 Gravures colorées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.
\$4.00 PAR AN
Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures colorées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.
Directrice : Mme LOUISE D'ALQ, 4, rue Lord-Byron, Paris
Abonnements reçus au Monde Illustré.

LIBRAIRIE FRANÇAISE
L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK
SUCCURSALE A MONTREAL
1608, NOTRE-DAME
Soleil Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les États-Unis.
Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.
Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

Jeux d'esprit et de combinaison

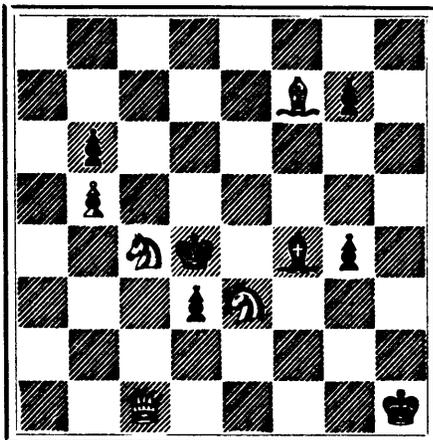
CHARADES

Abbé désire l'une. Est elle désirable ?
L'autre, unie à ses sœurs, pare un joli minois.
Mais tout, est-on sorti de table,
Et fait ses fonctions, et se voit dans les doigts.

L'entier terrible, impétueux
Que de ses États ténébreux
Rôle déchaine en colère,
Avec danger, avec fracas,
Renverse parfois la première,
Que bâtirent nombreux goujats :
Quelques sous furent leur salaire,
Dont le second est la matière.

No 139—PROBLEME D'ECHECS

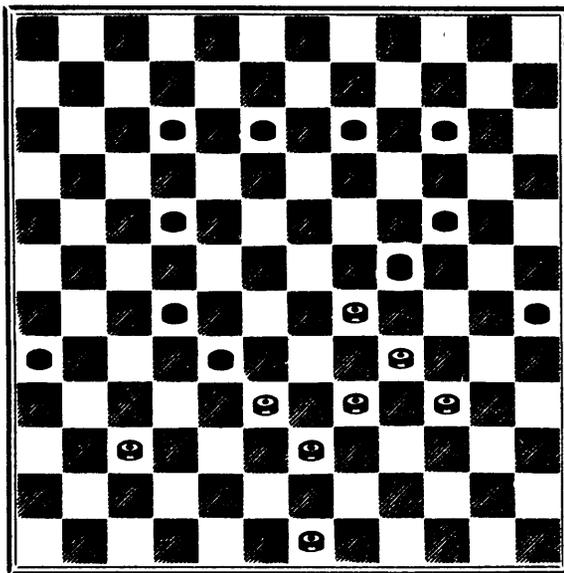
Composé par M. J. Kesl.
Noirs—6 pièces



Blancs—6 pièces
Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

No 132.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Napoléon Contant, Montréal
Noirs—11 pièces



Blancs—8 pièces
Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 129

| Blancs | Noirs | Blancs | Noirs |
|--------|-------|---------|-------|
| 51 | 46 | 18 | 29 |
| 32 | 26 | 20 | 33 |
| 31 | 25 | 14 | 31 |
| 44 | 38 | 31 | 32 |
| 40 | 34 | 27 | 51 |
| 38 | 3 | 51 | 38 |
| 3 | 5 | gagnent | |

Solution de l'énigme : EPEE.
Ont deviné : Alfred Cormier, Arthabaskaville ; Alb. Audet, Québec.

Solution du problème d'Échecs No 138

Blancs Noirs
1 D 7 T 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.

Solutions justes : MM. Elie Jacques, J. A. Bleau, Montréal ; Alf. Morin, Ottawa ; Nap. Brochu Lévis ; Aug. Mercure Ange Gardien, Rouville.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie

DERNIERE
GRANDE VENTE

DE
DEMENAGEMENT
REDUCTIONS DE
10 A 75 P. C.

Demandez notre Catalogue qui donne une liste complète de prix.

Voyez à ce que l'on vous donne votre escompte sur toutes marchandises achetées durant cette

GRANDE VENTE

JOHN MURPHY & CIE

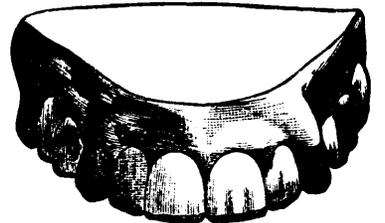
coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

tel. Bel. 2188

Federal Bel. 58

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois
Recevront gratuitement le feuillet en cours de publication "En Famille."

UNE BOSE
LE GRAND
TAKE
THE BEST

SHILOH'S
CURE.

Remède contre la toux, 25c, 50c, \$1. Guérit la Consommation, la Toux, le Grippe, les Maux de gorge. Vendu par toutes Pharmacies.

A LA

VILLE DE MONTREAL

\$150.000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

Cie GENERALE

DES

BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

POUR CADEAUX : Nous venons de recevoir un très grand choix de cols cravates, foulards et mouchoirs en soie. Les plus hautes nouveautés toujours en main.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

13249

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

WESTERN

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1892..... 2,567,061
Fonds de réserve..... 1,095,000

J. H. ROUFF & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOUBE, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :

la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent tous les jours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

CHOCOLAT MENIER



Une

Erreur

Commune

Beaucoup de personnes supposent que le CHOCOLAT et le COCOA sont la même chose, la seule DIFFÉRENCE étant que l'un est en poudre (de la plus grande facilité dans la préparation), tandis que l'autre ne l'est pas.

C'EST UNE ERREUR

PRENEZ le Jaune de l'Œuf, PRENEZ l'Huile d'Olive, Que reste-t-il ? UN RESIDU. Il en est ainsi du COCOA.

Une comparaison :

Le COCOA est le lait écrémé. Le CHOCOLAT de la crème pure

Demandez à l'Épicier

CHOCOLAT MENIER

Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas en vente, envoyez son nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour le chevelure. Indispensable pour les familles de 10 cts la bouteille

HENRY R. GRAY, Chimiste pharmacien 123 rue St-Laurent.

Saint-Nicolas, journal illustré pour les enfants et filles, paraît le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et départements, un an : 18 fr. six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 9 fr. ; six mois : 5 fr. S'adresser à la Librairie Delagrave, 15, rue d'Orléans, Paris, France.

Abonnez vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada.



Des milliers de personnes souffrantes

Ont immédiatement recouru aux REMÈDES SAUVAGES

DE

Geo. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

392—RUE CRAIG, MONTREAL—392



PACIFIQUE CANADIEN

Les trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 4.45 a.m., *9.10 p.m.,
Boston, 9.00 a.m., *8.20 p.m.
Portland, 9.00 a.m., *8.20 p.m.
Toronto—8.25 a.m., *9.00 p.m.
Detroit, Chicago, 8.25 a.m., *9.00 p.m.
St. Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., 9.10 p.m.
Winnipeg et Vancouver, 4.45 p.m., 9.10 p.m.
Ste-Anne, Vaudreuil, etc. 8.25 a.m., 4.15 p.m. 6.15 p.m.
Brockville, Vaudreuil, 8.25 a.m., 4.15 p.m., 9.00 p.m.
Winchester, 8.25 a.m., 4.15 p.m., 9.00 p.m., 9.05 a.m., 4.05 p.m., *8.40 p.m., *8.20 p.m.
Sherbrooke, 4.05 p.m. *8.40 p.m.
Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.
Perth, 8.25 a.m. 4.15 p.m., *9.00 p.m.
Newport, 9.00 a.m., 4.05 p.m., *8.20 p.m.
Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., *8.40 p.m.
Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 6.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Montréal, 8.10 a.m., *8.30 p.m. et *10.30 p.m.
Ottawa, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.
Montreal, 8.50 a.m.,
St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.
St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.
St-Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., (a) 3 p.m. 5.30 p.m. — Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3.00 p.m.
* Samedis exceptés. * Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué Chars-palais et chars-dortoirs. § Dimanches seulement. (a) Excepté les samedis et dimanches. † Connexion avec Portland tous les jours, le samedi excepté.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS XAVIER